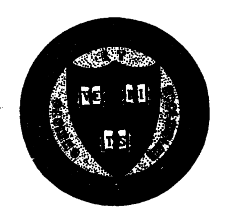

VE RI TAS



BIBLIOTHÈQUE DE CRITIQUE RELIGIEUSE

Vers l'Unité de Croyance

PAR

J. DE BONNEFOY

PARIS
LIBRAIRIE CRITIQUE
ÉMILE NOURRY
14, rue Notre-Dame-de-Lorette, 14

1907

VERS L'UNITÉ DE CROYANCE

Sous presse :

Le Catholicisme de demain

PAR

l'Abbé JÉHAN DE BONNEFOY

Du même auteur :

Les Leçons de la défaite ou la fin d'un Catholicisme

Librairie E. NOURRY, in-12 . . . . 1 fr. 25

BIBLIOTHÈQUE DE CRITIQUE RELIGIEUSE

L'Abbé Jéhan de BONNEFOY

Vers l'Unité de Croyance

« Elargis, élargis ta tente, agrandis l'étendue de ta demeure, ne retiens pas, allonge tes cordages... »

(*Isaïe*, IV, 2).



PARIS
LIBRAIRIE CRITIQUE
ÉMILE NOURRY
14, Rue Notre-Dame-de-Lorette

1907

AUX LECTEURS

A Quimper-Corentin gardez-vous bien d'aller chercher aujourd'hui les héros de ce livre. Ils n'y sont plus. Pour les trouver il faudrait marcher à leur suite sur tous les chemins du monde où tomba de l'escarcelle de ces aventureux pélerins la semence de la croyance de demain.

A Quimper-Corentin vous trouveriez à peine, au fond de quelque obscure bibliothèque, un *vieil* homme, à demi enseveli dans la poussière des livres. N'allez pas, croyez-moi, jusqu'au bout du monde breton pour demander à ce solitaire s'il a traduit fidèlement la pensée de ses amis. Les confidences qu'il a recueillies de

leur propre bouche et consignées sans prétention en ces pages de parfaite bonne foi sont encore trop récentes pour n'avoir pas le sort de ces souvenirs pleins de vie qui remontent tout frais et clairs à la surface de l'âme, quand notre âme prend la peine de lire au dedans d'elle-même.

Nul, en tout cas, ne sera tenté de reprocher à l'auteur un goût exagéré pour l'art des fictions. A quelques circonstances et quelques paroles près, ces pages ne sont guère que la simple expression de la vérité. Il faut trop d'esprit pour se hausser, sans tomber, jusqu'au faîte d'une allégorie qui cesse d'instruire en cessant de plaire. Et c'est trop demander à l'imagination d'un vieux déchiffreur de textes.

Mais l'on voudra peut-être savoir pour quelles raisons le vieux déchiffreur de textes a écrit ce livre. La chose est sans grande importance. Disons toutefois qu'il m'a plu d'écrire ce livre. Je laisse aux cœurs inlassés du divin, aux catholiques habitués à l'adoration en esprit et en vérité, je laisse à tous ceux qui marchent à la recherche d'une plus haute conception de vie morale le soin de découvrir les autres raisons qui m'ont inspiré ces pages. Si je jette

ainsi aux quatre vents de la publicité les confidences de mes amis, je m'empresse d'excuser auprès d'eux une indiscrétion qui ne peut que servir à l'œuvre de pacification religieuse dont ils furent toujours les apôtres généreux.

Paris, le 23 Juin 1907.

CHAPITRE Ier

LES CHEMINEAUX DE LA VÉRITÉ

Mardi, 13 *Janvier* 1907.

L'hiver de 1907 avait rendu à mon petit salon cette couronne d'amis qui formait, chaque mardi, la brillante mais unique parure de mon *home* solitaire.. Ce jour-là, vers quatre heures, mes chers habitués se rencontraient régulièrement dans l'intimité réconfortante de ces libres entretiens, où, l'an dernier, ils échangeaient l'aveu de la grande pitié que leur inspiraient les fautes politiques et l'irréparable défaite de leurs coreligionnaires (1).

(1) " *Les Leçons de la Défaite ou la fin d'un catholicisme* ". (E. Nourry, 14, rue Notre-Dame-de-Lorette. Paris, un vol. in-12, 1 fr. 25 . *Die Lebren der Niederlage oder Das ende eines catholizismus*. (Strecker Schroder Stuttgart).

Tous appartenaient au groupe breton des catholiques progressistes. Tous avaient donc grandi dans la mélancolie de cette atmosphère mystique qui plane sur la lande et sur la grève ; et leur foi supérieure d'intellectuels gardait comme le sol armoricain, tapissé de chapelles et de calvaires jusque dans ses coins les plus sauvages, les parfum de la vieille croyance dont ils voyaient déjà reverdir la sève languissante au rayon de vie des âges nouveaux.

Quatre d'entre eux offraient une physionomie particulièrement originale :

C'étaient M. Léon Dulien, censeur aussi véhément qu'orthodoxe de ces pratiques superstitieuses et mercantiles qui étouffent l'arbre de la Croix ; le jeune philosophe Joseph Renold qui faisait ouvertement profession de pessimisme et se proclamait panthéiste chrétien ; M. Elie Loëtmol, exégète distingué qu'une étude très approfondie de la Bible et de la tradition hébraïque avait amené peu à peu à chercher le salut du catholicisme dans le retour au pur monothéisme des Prophètes avec sa réalisation terrestre du royaume de Justice. C'était enfin mon vieux camarade de collège, l'abbé Octave Labruyère, professeur d'histoire au grand séminaire de Quimper, cœur largement ouvert aux réformes de l'avenir, esprit éclectique toujours en quête d'une synthèse propre à réconcilier l'Eglise et le Siècle, l'Evangile et l'Esprit moderne.

Des tendances aussi diverses dans les conceptions

religieuses de mes quatre amis trahissaient évidemment entre eux de grandes divergences d'aspirations et de pensées. Il était clair que chacun d'eux modulait et variait à sa manière la cantilène qui berça les âmes ancestrales au pays breton. Une étude plus détaillée de la physionomie de ces libre-croyants, une connaissance plus approfondie de leurs opinions personnelles ne pouvaient qu'accuser davantage le relief de ces multiples contrastes et la difficulté de fondre tant de dissonnances dans l'harmonie d'une unité supérieure.



La race bretonne est rêveuse et batailleuse, c'est une race puissamment idéaliste et libertaire. Tous ces traits ethniques de la grande presqu'île pluvieuse où naufragèrent tous les peuples avec tous leurs dieux revivaient avec l'esprit émancipateur du siècle dans la personne de M. Léon Dulien. En religion comme en politique, notre ami se rattachait à cette génération déjà lointaine de catholiques libéraux qui se faisaient forts d'apporter à la Révolution le baiser fraternel de la Religion.

Il devait à la fidélité de son culte idéal pour la liberté l'honneur d'avoir été appelé le "dernier disciple de Lacordaire". Chez le disciple en effet, comme chez le Maître, les influences du siècle se conciliaient naturellement avec l'ardeur d'une foi qui

portait la marque des instincts supérieurs. Sous les neiges hors de saison d'un automne encore verdoyant, ce fils très soumis de l'Eglise gardait pour la défense de sa vieille mère cet enthousiasme et cette confiance qui savent résister aux épreuves les plus douloureuses et gardent aux fronts les plus chargés d'années un air d'interminable jeunesse.

Une piété aussi tendre ne fermait pas cependant les yeux de Léon Dulien sur la gravité de la crise où, depuis un quart de siècle, le catholicisme semblait s'épuiser à adapter vainement aux conditions d'un milieu nouveau les formes caduques d'une organisation désuète. Dans un livre récent sur « les fautes des catholiques français dans le temps présent », livre de courageuse bonne foi, dont huit éditions successives attestaient la faveur, Léon Dulien avait soulevé tous les voiles avec franchise et loyauté. Il avait commenté, non sans éloquence, à l'adresse de ses coréligionnaires le mot célèbre du philosophe : « Ils veulent être libres et ne savent pas être justes ».

Mais l'impitoyable censeur n'eût jamais songé à accuser l'Institution ecclésiastique d'une déchéance qui n'était pour lui que la faute des circonstances et des hommes. En s'armant du fouet vengeur de son divin Maître pour chasser du Temple tous les Sylocks et les fétichistes qui le déshonoraient, Léon Dulien avait borné son zèle de réforme à débarrasser le tronc séculaire de la croyance chrétienne de tout un parasitisme païen de dévotions mercantiles. Et

cette œuvre d'épuration avait fait naturellement scandale dans le *Lan ar Paganis*, cette « Terre aux Païens » où les superstitions sont encore aussi nombreuses, aussi bizarres que les nuages de l'Océan ou les récifs de la côte.

Aux lignes pures de cette foi généreuse, on pouvait reconnaître la noble physionomie de Léon Dulien, mais elles ne retraçaient qu'en limitant son contour le cadre où se développaient le flux et le reflux de sa vie intérieure.

Le libre croyant n'est pas celui qui se complait dans une douce pénombre intellectuelle, refusant de lire, de s'instruire, de chercher, par crainte de voir se dissiper ses reposantes croyances. Léon Dulien, avait beaucoup lu, il avait surtout beaucoup réfléchi. Cette disposition à se replier ainsi sur lui-même n'était pas étrangère aux conflits ardents de sentiment et de raison que les inquiétudes du siècle soulevaient sans cesse dans son âme. A dire vrai, les contraires chez Léon Dulien étaient constamment aux prises, car un démon, l'esprit critique, et un ange, le mysticisme, habitaient à la fois son âme sans en troubler jamais l'harmonie. Cette harmonie était faite des concessions réciproques consenties presque instinctivement entre les deux puissances belligérantes. L'une ne pouvait vivre sans idéal, l'autre ne pouvait vivre sans certitude. Leur perpétuel conflit excluait donc les mots toujours mal sonnants, pour un apôtre du pacifisme, de vainqueur et de

vaincu ; mais il expliquait cet étrange état d'âme qui permettait aux amis de Léon Dulien de l'appeler très pittoresquement : « un anarchiste pieux ». C'était un commentaire nouveau du mot de Pascal : « Le cœur a des raisons que la raison ne connaît pas ».

C'était aussi la preuve de l'ineffaçable empreinte que laisse d'ordinaire, dans les âmes bretonnes les plus indépendantes, l'éducation reçue au pied des calvaires rongés de vétusté et des arbres sacrés qui ombragent encore les sources miraculeuses. Sur ce granit fouetté des flots où les vieilles croyances ont poussé des racines invincibles, les eaux troubles et grises du doute passent souvent sans pouvoir altérer la pureté du fond primitif. Elles ne s'arrêtent pas en ces retraites mystérieuses de la conscience ; elles y glissent comme sur le sable blanc de la dune.

Afin de conserver la foi, Léon Dulien gardait l'habitude d'une prière humble et fervente. Le pieux anarchiste pouvait ainsi continuer à entendre sa religion avec simplicité et droiture. Il aimait à se sentir porté sur cette barque de Pierre, assaillie souvent par de furieuses tempêtes mais qui devait le conduire au port, guidée par son infaillible nautonnier. Peu importent les difficultés du chemin, quand Dieu nous attend !



Aucune figure peut-être et aucun caractère ne contrastaient plus visiblement avec la mobile phy-

sionomie et l'âme constamment vibrante de M. Léon Dulien que cette tête douloureuse de Christ moderne dont la douceur d'une longue chevelure d'or et d'une longue barbe soyeuse atténuait à peine chez M. Joseph Renold la perpétuelle tristesse. On pouvait croire que cet homme de trente ans avait fait plus rapidement que tous les autres réunis le tour complet des souffrances de la vie, tant son image endeuillée portait figée dans tous ses traits l'empreinte du désenchantement universel. En réalité, Joseph Renold n'avait encore exploré bien sérieusement que le labyrinthe des systèmes philosophiques et les forêts plus ou moins vierges des grandes religions.

Ces voyages au long cours à travers les dogmes, les métaphysiques et les morales ne sont pas sans danger, même pour ceux dont l'éducation a été pénétrée de l'esprit d'examen et de raisonnement. On sait d'où l'on part, on ne prévoit guère où l'on abordera sous la poussée de tant de vents contraires. On laisse ordinairement un abri sûr pour un port incertain et la lumière s'éloigne à mesure que la route s'allonge...

Avec cette Odyssée philosophique et religieuse devait commencer pour Joseph Renold et se poursuivre de degré en degré la décomposition de la foi jusqu'à son dernier terme, qui est la substitution d'une doctrine nouvelle à la croyance ancienne. Celle-ci tient à trop d'habitudes de notre vie morale

et religieuse pour disparaître avec la soudaineté d'un météore. Ce n'est pas une page quelconque et que l'on peut déchirer à volonté du livre qui la renferme. La foi qui meurt est pareille à une lampe dont l'huile s'épuise jour à jour, sa flamme s'éteint sans qu'on ait soufflé dessus.

On va du Dieu que nous présente l'Eglise catholique moderne sur le Sinaï, voilé de mystères d'un dogme intangible, au Dieu plus accessible de l'Evangile qui méprisa l'écriture laquelle prétend fixer la pensée, alors que cette pensée et l'homme même vivent dans une incessante évolution. Puis, la douce figure du Christ s'efface et disparaît elle-même sur ce fond trop humain. Elle va se confondre et se perdre avec les images de Çakya-Mouni, de Zoroastre et de Mahomet, dans la collectivité des manifestations de la pensée divine à des degrés plus ou moins inférieurs. L'esprit ne s'aperçoit pas qu'il coule à l'irréligion par une pente naturelle. Il croit avoir épuré sa foi en la fixant dans un déisme débarrassé des révélations d'un intermédiaire infaillible et supérieure aux combinaisons dogmatiques et politiques des Eglises. Devant la nuit étoilée, en face des grands spectacles de la nature, au milieu d'un immense et naturel besoin d'amour, de science et de lumière, l'âme affranchie des vulgarités de la formule, dégagée de toute fabulation puérile, entonne l'hymne de la paix retrouvée, en l'honneur de l'Intelligence souveraine qui préside à l'harmonie du monde ou plutôt

qui met l'ordre dans ce tourbillon de mondes lancés en ouragan à travers ce vide incommensurable où notre planète est une goutte, un point. Cette paix retrouvée dans la contemplation de l'harmonie et de l'ordre de l'Univers n'est qu'un abri provisoire pour l'âme qui aime à vivre avant tout avec un idéal de bonté et de beauté morale.

L'esprit voit partout des forces et des lois, mais dans les moments douloureux de la vie, ce ciel bleu paraît vide au cœur qui cherche un Dieu à son image et ne les trouve plus dans le Dieu abstrait dont la philosophie a réduit le modèle à une pure entité métaphysique. Toujours et toujours un mur se dresse devant l'homme, un mur fuyant de nuages, qui ne se laisse même pas approcher pour vous y broyer la tête. Et le doute torturant ramène alors les questions angoissantes. Pourquoi la nature nous montre-t-elle partout des lois en désaccord avec l'idéal humain ? Pourquoi l'injustice ? Pourquoi l'universelle souffrance ? Comment concilier l'existence d'un monde dominé par l'implacable loi du plus fort avec l'existence d'un Dieu métaphysiquement assez parfait pour réunir toutes les perfections en sa seule personne ? Ce Dieu infiniment bon et infiniment juste n'aurait-il pas dans la splendeur de sa transcendance la figure d'un être véritable ? Ne serait-il qu'une enfantine et grossière généralisation de notre esprit ? Le dernier déguisement d'un fétichisme verbal ?

Si gigantesque est ce point d'interrogation que sa vue donne le vertige avec l'horreur des esprits cyniques et blasphémateurs dans la négation. Et pourtant la négation succède à l'interrogation, la dernière Idole tombe... entraînant dans sa chute ces autres croyances les plus efficaces dans la lutte pour une vie honnête et profitable à l'humanité, les croyances en l'âme immortelle et au monde futur. Et ce qui reste de religiosité dans l'âme fond dans un vague panthéïsme comme du sucre dans l'eau...

Telle avait été l'évolution parcourue en quelques années par la pensée de Joseph Renold. On peut dire que chaque effort de cet esprit loyal mais triste avait marqué un pas plus avant dans la dissolution de la foi. De cap en cap, l'aventureux Argonaute avait atteint le dernier point de la côte, celui que le navigateur le plus hardi ne peut dépasser, sans ramener son navire en arrière par une voie inverse.

Il n'est point rare, même de nos jours, de rencontrer des gens qui pratiquent sans croire. Par égard pour une vieille mère plutôt que par un lâche respect de l'opinion publique, Joseph Renold, bien que devenu étranger à toute croyance dogmatique, avait continué à suivre les pratiques de la religion catholique.

O libres penseurs, ne condamnez pas ce geste sans gloire de la foi sans âme. Gardez-vous même d'en sourire! Ce geste est douloureux. Vous ne savez pas quel drame poignant bataille et sanguinole entre une

mère pieuse et un fils incroyant... La mère voit l'abîme où le fils croit trouver l'asile de sa pensée libérée ; ces deux êtres, confondus autrefois en un être unique, ne parlent plus la même langue, et l'union de leurs cœurs inlassablement soudés l'un à l'autre ne permet que mieux de mesurer le fossé qui sépare leurs âmes. Mais il est des mensonges qui de la part des fils sont des hommages de respect à la religion des mères, il est des holocaustes volontairement offerts à la paix des foyers... Chez toute âme bien née, il reste, d'ailleurs, après la chute d'une croyance, une tendresse faite de mélancolie et de déférence pour la foi perdue. Et cette tendresse incline encore "devant les reliques des temps anciens".

On voyait donc, chaque dimanche, le jeune philosophe très assidu à la messe de neuf heures. Il semblait rechercher le silence et l'ombre des chapelles pour y prier plus librement. Il ne s'isolait en réalité de la masse des fidèles que pour s'absorber plus à son aise dans la méditation ou la lecture de ses auteurs préférés, dont quelques volumes, le plus souvent des recueils de pensées choisies, le suivaient partout. Les *Evangiles*, le *Coran*, une Imitation du *Boudha*, le *Manuel* d'Epictète, l'*Ethique* de Spinoza, la *Religion* de Tolstoï servaient ainsi tour à tour de urriture spirituelle, durant l'office dominical, à ce op éclectique Joseph Renold. Les mères de la roisse de Saint-Corentin qui, par dessus leurs mions paroissiens dorés, contemplaient à plaisir le

recueillement de notre philosophe, prenaient ces apparences pour une manifestation terrestre de la piété angélique et ne se lassaient pas de proposer M. Joseph Renold à l'imitation de leurs fils et même à l'admiration de leurs filles. En religion surtout, les apparences tiennent lieu souvent des plus belles vertus dans l'estime du monde.

Une question peut du moins se poser, celle de savoir si une explicite reconnaissance de Dieu est essentielle à la religion. L'athée, qui pratique l'amour de ses semblables, n'est-il pas plus sincèrement religieux que certains ministres du Christ plus formalistes que charitables ?

Quoi qu'il en soit, le sentiment religieux peut subsister à la disparition de la croyance, le cœur s'émeut encore de ce qui ne trouble plus la raison et ressent des impressions qui semblaient vous être devenues étrangères parce qu'on les jugeait indissolublement liées à des notions d'ordre surnaturel qui n'ont plus aucune place dans notre vie.

Incroyant et panthéiste, Joseph Renold avait assisté d'abord, sans comprendre, à cette contradiction qui était en lui et qui maintenait sa vie intérieure identique à celle d'un croyant. Dans la survivance de cet instinct religieux il n'avait voulu voir qu'une sorte de compromis inconscient engagé, au milieu de douloureuses expériences, entre son âr si naturellement portée à réfléchir la tristesse d choses et ces croyances dont les heureux de ce mon

se passent aisément, mais qui sont la dernière et habituelle ressource des cœurs brisés, la seule consolation de ceux que le triomphe du mensonge ou de la brutalité a trop cruellement déçus.

« Je suis sur la terre, se disait-il à lui-même, pour un but inconnu, sans savoir où je vais, ni pourquoi je souffre. La vie est radicalement mauvaise, car elle n'est qu'une bataille sans fin ou s'entre-dévorent, du plus faible au plus fort, toutes les séries de ce qu'on est convenu d'appeler la création. Mais je porte en moi l'instinct du bien, je connais le tourment du mieux, mon pessimisme n'est, au fond, que la fière et active révolte de mon esprit et de mon cœur contre l'injustice des hommes et l'injustice des choses. L'existence de tous ces sentiments dans l'humanité prouve donc un but supérieur, une action infinie que je dois favoriser. Si la vie est susceptible d'amélioration, je crois qu'il serait déprimant et immoral de ne pas employer toutes mes facultés et toutes mes forces à faire de la vie autant que possible pour soi et les autres une chose heureuse et harmonieuse .

« Il faut agir pour écarter l'obstacle brutal, il faut aimer pour élargir son être et embellir son âme. Les idées ne sont guère pour moi qu'un amusement de l'esprit, le jeu d'une vanité mal guérie. Agir, aimer, voilà l'œuvre de la vie. Le vide des choses humaines se fait encore sentir bien souvent au cœur. La souffrance est le deuil éternel de certaines âmes, mais la

résignation donne une beauté à la douleur même. Et l'on souffre moins quand l'on souffre bien. Il faut agir, il faut aimer... On aime dans la mesure où l'on se donne. L'amour véritable est l'acte total où le sentiment, la raison, la volonté, tout ce qui prend l'homme se réunit pour se donner. Mais s'arracher à soi-même pour se répandre en d'autres êtres, c'est réaliser sur la terre son maximum de vie. Le sacrifice absolu peut devenir l'instinct de conservation de celui qui existe vraiment au-delà de lui-même ».

Ainsi se parlait M. Joseph Renold.

Le sentiment religieux aidé de la réflexion relevait graduellement dans cette âme généreuse sur les débris de la foi ancienne cet édifice spirituel dont le libre examen avait renversé tous les appuis. « On garde encore, dit Renan, la sève morale de la vieille croyance sans en porter les chaînes ». Cette sève divine continuait à faire circuler largement l'amour des autres, la pitié, la sympathie pour la souffrance d'autrui, le désir du dévouement dans la vie de Joseph Renold.

Mais comme s'il eût besoin de se démontrer à lui-même que cette nécessité d'être fort et bon soi-même pour concourir efficacement au bonheur de ses semblables résultait du simple accord de sa conscience et de sa pensée, le jeune philosophe ne craignait point de formuler cette profession de foi :

« Je ne fais rien pour Dieu ni pour le Ciel. Chacun place son espérance où il peut, la mienne ne demande

rien que l'oubli. La vie obscure a sa grandeur, quand elle est amour et dévouement. Aucun trésor ne dépasse en valeur celui d'un cœur détaché. On est payé de tous ses efforts et de tous ses sacrifices par le bonheur d'avoir diminué la souffrance autour de soi. Qu'est-ce d'ailleurs qu'un don véritable ? Je réponds avec les fidèles de Boudha : celui en retour duquel on n'attend rien.

« Je n'ai donc aucune prétention d'outre-tombe, parce que je ne crois pas au classique monde futur, œuvre des religions qui ne peuvent accepter le tourbillonnement éternel de la poussière de l'être et voudraient fixer la vie.

« Mais je me trompe, sans doute, en affirmant que je ne fais rien pour Dieu quand je dois tout faire pour la réalisation du vrai, du beau et du bien, car Dieu est le vrai, le beau et le bien dans son éternel devenir. Je me tiens donc pour obligé à créer de la justice, en vertu même de l'ordre du monde, qui est l'équivalent de l'ordre divin. L'harmonie des fonctions de l'univers n'est autre en effet que l'âme du monde et celle-ci se confond pour moi avec l'âme de Dieu dont je dépends comme la partie dépend du tout. C'est pourquoi je me sens solidaire des actions d'autrui et je ne saurais séparer mon bien individuel du bien collectif. Collaborateur du Dieu qui se développe et peine dans l'Univers, je ne redoute plus la vanité de l'existence, j'entends, dans l'ombre des choses, quelqu'un marcher avec moi et nous mar-

chons ensemble vers un idéal chaque jour plus clair, quoique lentement réalisé, d'une vie moins imparfaite.....

« Cette fin, cet idéal n'est peut-être qu'une simple idée de mon esprit, une induction de conscience réfléchie, qui ne représente pas le fond réel des choses. Cet univers où je ne vois rien qui soit groupé autour d'un centre, où rien n'arrête l'expansion éternelle de la matière et de la vie dans l'étendue sans bornes, ce grand Tout me dérobera toujours la raison et le terme de son évolution.

« J'ai cependant conscience de jouer un rôle dans ses mystérieuses destinées, puisque je vis dans la dépendance de ses lois, c'est-à-dire de puissances supérieures à ma volonté.

« Et quand je cherche à la lumière de cette philosophie panthéiste et scientifique des règles pour ma vie morale, je me retrouve dans la situation même qui était la mienne quand je justifiais mon devoir par l'autorité d'une révélation divine ; mais au lieu d'accepter ce devoir par la croyance à cette révélation, je l'accepte par la croyance au déterminisme universel. C'est toujours la loi des êtres, l'obéissance à une puissance plus forte que la mienne. Il n'est pour moi que les mots de changés...

« Aussi bien, je comprends parfaitement les croyants, je sympathise avec eux, je sens ce qu'ils sentent et il n'y a rien dans leur vie intérieure dont je ne saisisse d'instinct la nuance la plus délicate.

Eux-mêmes veulent encore voir un chrétien en moi, mais un chrétien sans dogmes. Je ne suis peut-être qu'un païen sans dieux. Pour accorder mon jugement avec celui des hommes religieux avec lesquels j'aime à me sentir en communion, je dirais volontiers que mon état d'âme est celui d'un panthéiste chrétien. Plus j'avance d'ailleurs dans le travail de ma pensée, plus je m'affermis dans cette conviction que le catholicisme lui-même sera entraîné dans l'évolution universelle et, qu'à moins de se perdre dans la nuit des mythes et des symboles, il se transformera peu à peu et malgré lui en une philosophie scientifique de la vie. »

La philosophie de Joseph Renold avait donc reconstruit la religion qu'elle avait d'abord niée ; à dire vrai, elle la continuait en la faisant autre.



S'il était permis d'opérer un classement d'opinions dans le cercle très borné d'une réunion amicale, je devrais dire à mon tour que Joseph Renold et Léon Dulien représentaient chez moi les deux ailes extrêmes de l'humble parlement. M. Elie Loëtmol et l'abbé Octave Labruyère en formaient les centres.

Le premier abord de M. Elie Loëtmol faisait froid. Sa figure ascétique, toujours monacalement rasée faisait froid. La réserve de sa parole brève faisait froid et froide aussi était l'impression qui se déga-

geait des plis de la morne redingote où s'enfermait d'ordinaire sa taille élancée.

Tous ces dehors volontairement sévères gardaient notre excellent ami contre la complaisance des gens faciles et les importunités des esprits frivoles et superficiels. Avec le dédain d'éblouir ou de plaire ils révélaient à tous la tranquille supériorité d'une âme sans crainte et sans passion. Ils avaient, par contre, l'inconvénient de dérober à un jugement de première vue les qualités de sociabilité parfaite que la modestie de M. Loëtmol se plaisait d'ailleurs à retenir sous le boisseau. Sous l'austérité de son air hiératique, le docte hébraïsant cachait en effet une âme patiente, parce que forte, largement humaine et d'une invincible douceur. S'il parlait peu et toujours simplement, ses discours, où la ferme expression restait adéquate à l'idée montraient bien vite que le penseur avait l'esprit lucide avec de la finesse, de l'ironie même et des connaissances très étendues.

Un célibat volontaire pouvait faire croire que M. Loëtmol avait le mépris de la femme. C'était peut-être trop dire. Notre ami avait fait sienne depuis longtemps cette maxime d'un vieux rabbin : « Celui qui perd son temps avec la femme se fait le plus grand tort à lui-même, néglige l'étude de la Loi et se rend finalement digne de la géhenne »(1). Mais son dédain de la femme avait des racines plus profondes.

(1) *Pirké Aboth.* 1, 5.

De bonne heure, le zèle de la maison de Dieu avait brûlé le cœur de cet homme généreux que le sacrifice attirait. Des voix célestes avaient chanté à son oreille, quand il avait vingt ans, les beautés d'un sacerdoce éternel consacré au service de Dieu et des hommes. Mais d'autres voix avaient arrêté au seuil du sanctuaire les pas de ce croyant en quête d'un idéal de sainteté et de justice. Loëtmol avait goûté trop tôt, semblait-il, aux fruits à la fois amers et doux de l'arbre de la science et les voix qui parlèrent à sa conscience avaient imposé le silence à celles qui murmuraient à son cœur le refrain des immolations; elles avaient rappelé à un esprit libre qu'il n'avait pas le droit d'abdiquer sa liberté au service d'une religion qui lui défendait le contrôle personnel de ses dogmes.

Quand on a fait un marché avec la foi on ne choisit pas ce qu'il y a de meilleur pour laisser le reste, on prend tout et l'on donne tout. Loëtmol aurait volontiers sacrifié cent fois sa vie et son cœur à l'Eglise, il n'avait pu se résigner à lui sacrifier sa raison. Le vrai sentiment du divin se reconnaît à ce qu'il donne à l'homme la conscience de sa liberté et de sa dignité, non de son esclavage.

Loëtmol avait cru du moins pouvoir réconcilier, dans le laborieux apostolat d'un sacerdoce laïque et indépendant, ces deux sœurs trop souvent ennemies qui s'appellent la religion et la science.

Les fortes études exégétiques de notre ami avaient

élargi son esprit en le libérant de toutes les étroitesses d'un dogmatisme pharisaïque. Il avait fondé à Quimper une société d'études religieuses ouverte aux fidèles de toute confession, montrant ainsi qu'il n'est peut-être rien de plus désirable, en ce temps disputeur et divisé qui est le nôtre, que l'union d'une ferme conviction personnelle avec le respect de la conviction d'autrui. Le devoir religieux par excellence de l'heure présente était de marcher dans l'union des cœurs « à la recherche de l'unité ». Il importait avant tout, disait Aimé Loëtmol « d'introduire un peu de religion universelle dans nos religions particulières ». C'est la noble idée qu'il se plaisait à vulgariser par de remarquables articles donnés régulièrement à « la Semaine Biblique ».

Délicat et complexe problème que la réalisation de cette unité religieuse. La solution théorique existait tout au moins, et c'est au Judaïsme que Loëtmol croyait pouvoir la demander. A ses yeux, « le judaïsme avait une place à part dans le providentiel développement de la conscience humaine. Il donnait au monde un but, à l'homme une destinée à l'œuvre terrestre un sens et une réelle valeur. Certes les liens étaient étroits entre l'ancien et le nouveau Testament, mais toutes les beautés de l'Evangile, Loëtmol les revendiquait comme de précieuses parcelles du trésor religieux et moral d'Israël. Jésus n'était que le dernier des prophètes. Et c'est avec tous les prophètes que Loëtmol répétait : « Elargis,

élargis ta tente, agrandis l'étendue de ta demeure, ne retiens pas, allonge tes cordages. Le saint d'Israël, ton libérateur est le dieu d'Israël ».

Catholique par l'habitude du geste et sa fidélité aux observances officielles d'un culte qui lui restait cher, parce qu'il était celui d'une famille tendrement aimée ; catholique par sa parenté avec toutes les âmes vraiment religieuses, Loëtmol était Juif par toutes les aspirations de son esprit et de son cœur vers le Dieu d'Israël dont « le nom est Un », « qui entend la prière », et « à qui vont tous les humains ». Il était Juif surtout par cette opinion curieuse, qui résumait son prophétisme, que tout au contraire de la parole évangélique, le royaume de Dieu est de ce monde. Servir le divin, c'était réaliser la justice ici bas, et la réaliser « sans l'appui des sanctions d'outre-tombe ». « J'exerce la bonté, la justice et l'équité sur la terre, voilà ce que je désire, dit l'Eternel ». Et c'était toute la morale de Loëtmol, comme le théisme hébraïque était toute sa théologie. Il ne voulait voir dans la personne de Jésus qu'une substitution dogmatique de l'homme-Dieu.



Par droit de conquête le Nouveau Testament cherchait à maintenir chez nous à son profit la prépondérance que son frère aîné songeait à lui reprendre. Il trouvait d'ailleurs dans la souple dialectique

de l'abbé Octave Labruyère un défenseur dont la stratégie ne laissait à la fortune des armes que les positions qui ne pouvaient plus être conservées sans péril pour celles dont il était capital d'assurer le salut.

On jugeait et l'on pouvait juger très diversement l'abbé Labruyère. « Il faudrait, disaient les uns, qu'il y eût beaucoup de prêtres comme lui, éclairés, tolérants, sans préjugés, conscients des nécessités du temps présent. L'Eglise ne se dirait pas persécutée, et nul d'ailleurs n'aurait songé à intervenir dans ses affaires. Jéhovah réclamait autrefois dix justes pour sauver Gomorrhe. La société moderne est plus exigeante. Les abbés Labruyère qui sont plus de dix ne sont pourtant pas assez nombreux pour réconcilier l'Eglise avec la Démocratie et le Siècle ».

Mais ceux qui parlaient ainsi étaient évidemment des Bleus de Bretagne, c'est-à-dire des intellectuels, des socialistes, des hommes du Bloc. C'était encore le jugement d'un certain nombre de ces catholiques modernistes dont la facile orthodoxie faisait dire aux croyants plus fermes : « Je vous vomirai parce que je vous trouve tiède ».

Cette estime reposait d'ailleurs sur des bases dont on pouvait raisonnablement discuter la solidité. A une époque encore récente de notre histoire nationale où les poisons d'une Circé perfide avaient plongé la conscience française dans la léthargie d'un sommeil qu'on put croire longtemps sans réveil, l'abbé Labruyère avait fait quelque chose qui n'était pas

ordinaire. Avec son ami Léon Dulien, il avait fait bande à part contre les puissances du nombre et du mensonge. Et comme les hommes se cachent ordinairement pour agir contrairement aux mœurs et à l'opinion du jour, comme ils sont aussi, généralement, très rares ceux qui préfèrent les inconvénients de la vérité aux avantages de leur repos personnel, le triomphe de la justice au triomphe de leur parti, ces deux catholiques se haussèrent soudain, et beaucoup plus qu'il ne convenait dans la faveur de cette élite intellectuelle qui sonnait le réveil de la conscience nationale. Il avait suffi à nos amis de ne point cacher leur pensée pour qu'on les proclamât tout aussitôt des modèles de loyauté et d'abnégation chrétienne. Le monde a l'admiration aussi facile et quelquefois aussi excessive que la haine.

Et il était bien voisin de la haine le sentiment que l'abbé Labruyère inspirait à la noblesse et au clergé breton. Pour la chouannerie seigneuriale comme pour beaucoup de ses confrères, notre abbé sentait le roussi. Bien peu d'ailleurs avaient vu de près ce petit homme, tout de nerfs, à demi enseveli dans ses livres et qu'aucun des dons extérieurs de tempérament et de sang qui firent la gloire de l'empereur Vitellius ne recommandait à l'attention publique.

Le mystère de cette vie d'études n'en servait que mieux la réputation d'archange rebelle dont l'orthodoxie de certaines feuilles cléricales se complaisait à auréoler le front de l'abbé Labruyère.

En réalité notre ami ne justifiait complètement ni l'extrême bienveillance de ses profanes admirateurs, ni l'extrême aversion de ses pieux détracteurs.

L'abbé Labruyère était avant tout un laborieux et un sincère. Ses yeux vifs qui vous regardaient bien en face, comme pour mieux laisser lire la pensée qu'ils reflétaient, tout sur ce pâle visage, jusqu'au pli d'une bouche moqueuse, disait la franchise et la droiture. Avec cet homme de primesaut, on savait immédiatement où l'on allait ou plutôt où l'on irait.

Ce n'est pas sans raison, il est vrai, que ses chefs hiérarchiques reprochaient à ce prêtre la curiosité, l'indépendance, l'audace mauvaise de l'esprit. Il semblait, au dire de ses ennemis, réunir en sa personne les vertus mêmes qui avaient perdu les anges.

La vérité était sans doute moins terrible. Le professeur d'histoire du grand Séminaire de Quimper aimait simplement à penser par lui-même et il aidait ses élèves à penser autant que possible sans le secours d'aucun maître.

La méthode n'était pas sans danger aux yeux de ceux qui mesurent la force de la foi à la faiblesse même des raisons. Mais l'abbé Labruyère ignorait la prudence humaine. S'il excellait, pour certains, à deviner les directions, où le souffle des vents propices aux vastes espoirs de l'arrivisme pouvait porter un homme conscient de sa valeur personnelle, il n'avait, par contre, aucune des qualités de pondération, de souplesse et de persévérance qui permet-

tent au pilote de tourner les écueils et de conduire sa barque au port désiré. L'abbé Labruyère se consolait d'ailleurs aisément de l'impuissance de son crédit dans l'Olympe des Dominations et des Trônes en songeant que le sage cesse souvent d'être quelqu'un en devenant quelque chose. Il n'était pas, du reste, de ces esprits frivoles qui ne comprennent pas les leçons de l'expérience, et l'expérience de la vie l'avait instruit sans l'aigrir, elle avait fait passer dans son âme une immense ironie qui l'avait rendue facile, souriante et légère. Aussi aimait-on ce prêtre, même quand on tremblait de ses audaces, on l'aimait parce qu'il restait lui-même et qu'avec son esprit il savait dépenser son cœur.

Sceptique ! l'abbé Labruyère en portait le masque quand il affirmait que le monde étroit de la foi dogmatique n'était pas l'univers ; révolutionnaire ! sa pensée en avait l'allure, quand il écrivait que tout était à refondre dans la mentalité de ses coréligionnaires. Mais ce sceptique était à sa manière un confesseur de la foi catholique, quand il édifiait dans ses livres d'apologétique et d'histoire religieuse ces ingénieuses et patientes synthèses qui lui servaient à démontrer que toutes les éthiques philosophiques ou scientifiques trouvaient leur complément, leur correctif et leur application dans le livre sublime où Carlyle, disait-il, avait retrouvé la plus haute voix qui fut jamais entendue sur la terre. Ce révolutionnaire savait, lui aussi, que les transformations

de l'Eglise sont lentes « comme celles de tous les corps qui vivent de tradition ». Il n'ignorait pas que les réformes durables demandent en quelque sorte l'assentiment de ceux qui se les voient imposer. En religion comme en politique, l'esprit humain n'est pas, en effet, une place qui se prend d'assaut. On y pénètre par des travaux souterrains et persévérants et comme à l'insu des assiégés ». Quand on veut réformer des institutions, aimait à répéter l'abbé Labruyère, il faut opérer par transitions insensibles, introduire l'ordre nouveau sous le couvert des formes anciennes et surtout se bien souvenir que l'on ne doit démolir aucun abri sans le remplacer par un abri plus solide et plus confortable.

Tels étaient les principes modérateurs de ce prêtre qui semblait n'avoir pour lui-même aucune modération. Son programme réformiste tenait en cette courte formule : remplacer le christianisme de la Lettre qui tue par le christianisme de l'Esprit qui donne la vie.



Ces quatre habitués de mes mardis étaient donc particulièrement intéressants et l'on pourrait dire intéressants au même degré. Ils étaient d'abord tous bons, sincères et délicats, ils répugnaient tous également aux compromis intéressés, aux lâchetés d'opinion qui sont l'habituelle tactique des hommes de partis et des gens que l'on enrégimente. Le lecteur

n'aura point perdu son temps à entrer dans l'intimité de leurs pensées. Tout au plus serait-il fondé à reprocher à l'auteur d'avoir fixé avec trop d'exactitude les traits de leurs vivantes physionomies.

Il n'est pourtant point inutile de se demander comment des hommes qui, sur la seule question de leur religion et la manière de concevoir son évolution, professaient des avis si opposés, pouvaient accorder la cordialité de leurs relations avec la libre expressions de sentiments aussi contraires.

Oui, quelle chimère que la découverte de ce terrain d'entente où le réformisme scientifique de Joseph Renold viendrait fusionner avec la foi orthodoxe de Léon Dulien, où le catholicisme judaïque d'Aimé Loëtmol apporterait le baiser de paix au catholicisme évangélique de l'abbé Labruyère ! Quelle illusion que l'union de tous ces contraires, leur conversion l'un par l'autre, si ces contraires n'étaient capables que de manifester leurs forces de répulsion !

Ce miracle d'unité était cependant d'une explication facile, au moins pour mes chers habitués du mardi.

Leur psychologie était trop lucide pour ne pas reconnaître qu'indépendamment de l'attrait qui porte les hommes libres à se rechercher les uns les autres, il pouvait exister, comme à leur insu, dans leurs conceptions personnelles plus de largeur et de souplesse que n'en laissait supposer la forme donnée à leurs affirmations. Ils avaient en effet le même

idéal supérieur. Tous aspiraient à une plus grande vérité, à une fraternité plus réelle. Chacun d'eux était naturellement attaché à ses propres croyances et suivait dans la défense de son opinion personnelle la pente propre à son génie, mais cette opinion se complétait ou s'atténuait d'ordinaire au contact de l'opinion adverse. Du choc des esprits autant que de leur mutuelle pénétration sort souvent cet équilibre normal des idées opposées qu'on nomme la vérité. C'est une œuvre à laquelle chacun collabore quand chacun consent à perdre un peu de son individualité en la donnant à tous. Dans ces dispositions, même lorsqu'une certitude venait à briser la vérité qu'ils croyaient acquise, ces braves gens se félicitaient de leur découverte. « La plus grande vérité avait remplacé la vérité morte. C'était une victoire. Et ils s'enfiévraient à de plus ardentes recherches. »

La persistance de leurs divergences elles-mêmes n'était pour eux qu'une raison nouvelle de découvrir le terrain d'entente où aucun fossé philosophique, scientifique ou religieux ne serait assez large pour les empêcher de se donner la main et de marcher ensemble vers des horizons moins bornés.

Ils discutaient donc avec modération et confiance les plus hautes questions qui pouvaient intéresser le problème religieux du temps présent. L'ironie ne faisait chez eux aucune blessure grave, parce qu'ils philosophaient simplement, sans désir de briller ni d'éclipser. Le paradoxe avec son air pugnace et fron-

deur ne troublait pas davantage l'harmonie de ces amicales controverses, il en était le charme; on souriait, l'attention devenait plus vive. Il ne faut s'étonner de rien, il y a des raisons à tout, c'est à nous de les découvrir. Le paradoxe n'est souvent que la vérité de demain, à tout le moins la vérité de son interlocuteur.



C'est ainsi que chaque mardi de cette année 1907, à l'heure où commence à descendre le vaste silence de la nuit grise, mon petit salon prenait la grave figure d'une sorte de congrégation de la pensée libre C'était bien, en tout cas, une réunion des chemineaux de la vérité...

Oui, vagabonds de l'orthodoxie, dont certains n'avaient pas même un dogme où reposer leur tête, mais qui tous entraînés, à la conquête d'un plus haut idéal, avaient tout quitté pour le suivre; bohêmes de la pensée catholique qui s'avançaient joyeusement dans l'inconnu parce qu'ils avaient toujours sous les yeux un long ruban de route à parcourir et qu'ils couchaient sans se plaindre à la belle étoile ; pionniers de la foi large, évadés de la geôle de la foi étroite, ignorés de la foule ou reniés par leurs frères qui creusaient l'oasis où les âmes rongées de la grande fièvre du doute viendraient étancher leur soif du ivin !

N'est-ce pas comme en marge du monde que che-

mine le progrès à travers l'humanité ? A chaque lustre qui s'écoule, des solitaires, des errants, des méconnus proposent des solutions nouvelles ; ils jettent la semence, incubent l'avenir, préparent l'atmosphère favorable. Le troupeau bélant les honnit, le bras des puissants les frappe dans leur repos ou dans la vie, mais l'idée n'est féconde que par la douleur, l'idée traverse le tas grouillant des esclaves qui clament *amen* aux mensonges conventionnels, elle brise les chaînes d'airain où les maîtres du jour voudraient l'enfermer, elle monte au-dessus des âmes vulgaires, elle courbe tous ses ennemis ; et la jeunesse, lasse des choses désuètes et enthousiaste d'idéal, la reçoit ; elle reconnaît dans les hommes qui souffrirent pour la vérité plus grande « les aspirations latentes de son âme, elle s'empare de leurs rêves et les emporte dans la vie »...

***

Mes amis avaient longuement étudié et comparé entre elles les grandes religions qui se partagent aujourd'hui l'empire du monde. Leur mode de propagation, les progrès de leur extension, les conditions qui en facilitaient ou limitaient le succès, l'évolution plus ou moins marquée qui s'accomplissait dans leurs doctrines au contact de la science et de la vie moderne, toutes ces questions avaient été de leur part l'objet d'un examen approfondi. Aucune

époque peut-être n'a été plus pénétrée que la nôtre du sentiment de l'intérêt universel, parce qu'aucune n'a encore mieux compris la puissance de la solidarité. La vie religieuse du monde ne pouvait échapper à ces influences du siècle. Mes amis avaient donc vu les grandes religions entraînées, malgré la diversité de leurs *credos*, dans ce mouvement de concorde et d'unité qui, sans détruire les groupements historiques, emportait cependant les vieilles haines et les préjugés séculaires, comme pour ramener les peuples sous le toit large de la famille humaine.

C'est ainsi que mes chers habitués du mardi avaient été amenés à se demander laquelle de ces disciplines morales semblait appelée à concilier dans l'avenir tout le sentiment religieux des hommes.

Le caractère universel de la vérité devait finir par imposer tout au moins aux hommes une seule et plus haute philosophie religieuse, quelques contrastes secondaires qui pouvaient s'y manifester. Quelle serait cette philosophie ?

Vers quels horizons allait donc se dessiner la colonne de feu ou le nuage de fumée qui demain marquerait la route à l'humanité croyante ?

Qu'une pareille question doit paraître oiseuse à tous ceux qui se disent que « ce qui a suffi durant tant de siècles doit suffire encore » ! Une philosophie commune de la croyance ? Quelle erreur ! Une manière universelle de comprendre la vie et le monde ? Quelle chimère !

. . . .

Les chemineaux de la vérité poursuivaient cependant de leurs rêves les ombres encore fuyantes de ce Temple inconnu. Car c'étaient plutôt des ombres qui marchaient devant eux, au milieu des contradictions de leurs pensées. Et ils cherchaient, du moins, dans l'union de leurs cœurs et dans la sincérité de l'effort pour fondre leurs divergences en l'harmonie d'une unité supérieure, cette Etoile bleue qui découvrirait à leurs yeux les blanches murailles de la Cité future, la nouvelle Jérusalem ouverte et accueillante à toutes les âmes de bonne volonté, le vaste Temple de l'Esprit éclairé par la divine lumière et réchauffé par l'Amour de Celui qui est la Voie, la Vérité et la Vie.

Les Chemineaux de la vérité allaient à la recherche de l'Etoile bleue......

CHAPITRE II

LE RÊVE

Mardi 29 *Janvier.*

Comment réaliser l'unité de la croyance ? M. Léon Dulien avait répondu : « Dans le catholicisme et par la science ».

A force de repasser dans son esprit le complexe problème de la Raison et de la Foi, d'en examiner les avenues et d'en considérer les aboutissants, notre ami avait découvert que, loin de restreindre le domaine religieux, la science devait amener son plus complet élargissement. La relation était même si étroite à ses yeux entre le fait scientifique et le fait religieux que la diffusion de la science avait pour conséquence logique la diffusion du catholicisme. M. Léon Dulien établissait ainsi cette singulière opinion :

La science est la grande puissance cosmopolite qui seule peut prétendre à la domination incontestée de l'orbe terrestre. Elle est universelle et universaliste : universelle, parce que ses lois sont l'affirmation des rapports nécessaires des choses,et qu'elles restent ainsi toujours et partout identiques à elles-mêmes ; universaliste, parce que dans ses applications se trouve implicitement inclus l'intérêt de tous. La science fait ainsi tomber tous les obstacles qui séparent les hommes. Sur son passage les frontières s'effacent, les peuples se donnent fraternellement la main, tandis que la pensée et la parole humaine se répondent instantanément d'une extrémité du monde à l'autre.

La vocation de l'Eglise catholique est celle aussi d'une Internationale sublime. Notre religion est également universelle dans ses mystères et dans ses dogmes qui peuvent et doivent être enseignés à toute créature, et universaliste dans le salut effort par Jésus lui-même à l'humanité entière. Le catholicisme comme la science fait donc abstraction des différences de patrie, de langue et de race. Mais quand la science travaille par la suppression des distances au rapprochement des hommes, elle sert à sa manière la cause de l'universalisme chrétien. Elle ouvre à la propagande catholique des portes que l'on pouvait croire à jamais fermées.

— Quel rêve! murmura la voix dolente de Joseph Renold.

« D'autres croyances religieuses, reprit M. Léon Dulien, dressent, il est vrai, devant nos missionnaires, les murs apparemment infranchissables de leur dogmatisme séculaire. Mais le temps et Dieu font patiemment leur œuvre. Il en va de la rencontre de deux religions comme de celle de deux civilisations différentes. La religion qui porte en elle des éléments supérieurs de vérité et de vie oblige tôt ou tard la foi inférieure à disparaître. Notre cher abbé Labruyère n'aurait pas de peine à nous démontrer que cette absorption d'une doctrine religieuse par une autre est l'histoire de toutes les religions mortes. Les doctrines de l'Egypte, de la Babylonie et de l'Assyrie furent absorbées par une religion plus puissante le Judaïsme; celui-ci... comment dire, pour ne pas blesser la foi de notre ami Loëtmol ?

— Ne vous gênez pas, Monsieur Dulien. S'il vous plait de classer le Judaïsme dans le *Museum* des religions mortes, vous pouvez bien dire qu'il a été absorbé par le christianisme avec tout son héritage de vérités philosophiques et morales.

— Je n'examine pas, Monsieur Loëtmol, comment s'est opérée la fusion de ces doctrines religieuses, je veux voir simplement dans le catholicisme actuel le legs du passé religieux le plus lointain avec le germe vital de toute la civilisation à venir ».

— Quel rêve ! répéta la voix dolente de Joseph Renold.

— Ainsi, conclut à son tour malicieusement notre

hébraïsant, multiplions et perfectionnons les voies de communication, achevons la réunion de la grande famille humaine par la jonction de ses plus lointains groupements, que toute montagne soit abaissée et toute vallée comblée, suivant la prédiction évangélique. Le catholicisme que nous avons réconcilié avec la science ne reculera plus devant elle. Il passera partout où la science le précédera. Avec elle il fera régner toute la paix, tout le bonheur possible sur la terre.

Encore un peu de temps, et notre ami l'abbé Labruyère pourra reprendre le sermon de Fénelon sur la vocation des gentils: Hommes de peu de foi, nous dira-t-il, vous avez cru que le flambeau de l'Evangile qui doit faire le tour de l'Univers avait achevé sa course, vous nous annonciez le jour prochain de sa ruine dans l'effondrement de la vérité catholique, devant les orgueilleuses hypothèses de la science. Vous n'avez fait que blasphémer ce que vous ignoriez, prodige réservé à nos jours. Voyez les peuples, voyez les princes adorer, dans nos deux hémisphères révolutionnées par les plus étonnantes découvertes, ce Jésus que les Mages venaient autrefois adorer. Et vous, Eglise, rassasiez vos yeux de votre gloire, que votre cœur admire et s'épanche. Vous qui étiez stérile dans ces régions si longtemps assises à l'ombre de la mort, vous aurez jusqu'aux extrémités de l'univers des enfants innombrables; les îles viennent, la force des nations vous est donnée. *Levez-vous, ô Jérusalem! Surge, illuminare.*

— Mes amis, quel rêve, reprit pour la troisième fois la voix dolente de M. Renold.

— « Qu'ils sont beaux, ajouta Léon Dulien, les pieds de ces hommes qu'on voit venir du haut des montagnes apporter la paix, annoncer les biens éternels, prêcher le salut et dire : O Sion, ton Dieu règnera sur toi »... Vents, portez-les sur vos ailes...

— O ballons dirigeables, prêtez-leur vos nacelles, riposta M. Loëtmol, mais voulez-vous toute ma pensée, Monsieur Dulien. Je vous avoue que je me représente encore malaisément les vastes empires des sectateurs de Boudha, de Lao-Tseu et de Mahomet réorganisés catholiquement pour ce qui est du dogme et du culte selon la tradition judéo-alexandrine du deuxième siècle, et selon le moule de l'impérialisme césarien pour ce qui est du gouvernement.

***

— Ne compliquons pas, cher Monsieur Loëtmol, par des détails d'organisation ecclésiastique, les données d'une question très simple. Voyons, mon ami : qui dit catholique, dit universel.

— Les mots sont effectivement synonymes, cher Monsieur Dulien.

— Et qui dit Eglise catholique proclame une Eglise universelle ?

— Votre terminologie est exacte, mais le contenant n'est pas, en l'espèce, l'équivalent du contenu, ou si vous aimez mieux, la chose n'a jamais répondu au mot.

— Il ne faut pas s'étonner de ces anomalies, observa nonchalemment M. Joseph Renold ; une seule chose pourrait surprendre, c'est que les hommes consentissent à mettre une fois d'accord leur logique avec la réalité.

— C'est la sagesse des nations qui parle par votre bouche, Monsieur Renold; essayons cependant de faire cet accord, sous la réserve de cette autre vérité qu'une fois n'est pas coutume. L'application me paraît en effet cadrer très exactement avec la théorie de l'universalisme chrétien. L'Eglise apostolique et romaine est véritablement cette république, patrie commune du genre humain, dont parle Tertullien. Lorsque le Maître disait à ses disciples: Allez et enseignez toutes les nations, il assignait lui-même à son Eglise pour limites les limites du monde. Mais Jésus n'aurait pu dire aux siens : « Convertissez le monde », si son Evangile n'avait su parler toutes les langues, se faire tout à tous en offrant le même enseignement aux êtres les plus différents par leurs besoins leurs origines, leur éducation, leur race. Et cela est le propre d'une religion universelle. Cette religion peut et doit embrasser dans son sein toutes les âmes, car le Christ a aimé tous les hommes. Voilà bien la justification de l'universalisme chrétien.

— J'admire, Monsieur Dulien, la souplesse de votre dialectique qui n'a d'autre défaut que celui qui peut résulter d'un dénombrement imparfait. Qu'en donnant sa vie et son sang pour tous les

hommes, Jésus ait voulu sauver tout le genre humain. Que l'Eglise, fidèle à la parole de son divin fondateur, poursuive dans la propagation de la foi une œuvre mondiale, un aveugle seul pourrait le nier. Mais, continue M. Renold, une religion n'est pas universelle par ce fait seul qu'elle ne veut point reconnaître de bornes à sa propagande.. Une Eglise universelle qui prend corps dans un parti, une société, qui s'enferme dans un cercle de dogmes et de pratiques n'est d'ailleurs qu'une contradiction. Elle circonscrit elle-même son universalisme en le spécialisant.

« Seule, peut-être, une religion pourrait se dire universelle qui n'étant limitée ni dans le temps ni dans l'espace, ni particularisée par une origine historique, donnerait à tous les hommes la claire conscience de leur parenté spirituelle, avec la claire notion de leur destinée et des droits et des devoirs que comporte cette connaissance idéale. »

« La religion universelle se distinguerait des autres religions par ses principes simples et indiscutables. Ils diraient en effet la même chose au sauvage et à l'homme civilisé et cette chose serait faite, si j'ose ainsi parler, sur une mesure où le génie de Pascal pourrait se rencontrer avec celui du charbonnier. Communs à tous les hommes, ces principes n'auraient rien à redouter d'un examen raisonnable et mériteraient de la part de tous déférence et soumission.

« Trouvons-nous, Monsieur Dulien, dans le Chris-

tianisme cet universalisme doctrinal ? Vous me répondrez sans doute qu'une religion qui peut se définir la religion de la Paternité de Dieu et de la Fraternité des hommes présente tous ces caractères d'universalité, mais notre savant Loëtmol nous priera tout aussitôt de lui rendre Jéhovah le Dieu vivant et éternel vers lequel « vont tous les humains », il nous rappellera que les premiers qui aient rêvé l'unité du genre humain et l'universelle fraternité, ce furent les prophètes d'Israël, notamment Isaïe. Et il vous restera, Monsieur Dulien...

— Le mystère de l'anthropomorphisme trinitaire, répondit Elie Loëtmol, cette adoration de la chair que le christianisme n'a pas craint d'associer au culte de Dieu. Et ce trinisme nous éloigne un peu, j'imagine, de l'universalisme de ces principes simples et indiscutables dont le souvenir fait sans doute oublier à notre ami Renold la tristesse de vivre.

— Je ne puis malheureusement oublier, répondit le jeune philosophe, que notre croyance catholique est inaccessible à l'esprit des autres religions. C'est à grand peine même que le dogme chrétien peut encore entrer dans le tissu de notre vie mentale. Jugez par ce fait de la difficulté inhérente à certaines races de comprendre notre théologie.

— L'unité de civilisation, Monsieur Renold, peut avoir pour corollaire l'unité de croyance.

— Le pot au lait est cassé depuis longtemps, Monsieur Dulien. Vous croyez pouvoir en ramasser les

débris pour remettre debout le vase brisé. C'est un rêve qui en vaut bien un autre. J'affirme cependant, ajouta M. Joseph Renold, que les choses qui nous touchent ne sauraient toucher par exemple des disciples de Mahomet ou des sectateurs de Boudha. Les mentalités sont trop différentes, elles sont trop réfractaires à l'unification. Voilà, si je ne m'abuse, l'insurmontable obstacle à l'universalisme chrétien et partant à l'unité de foi.

Précisons, si vous le voulez bien, par quelques faits L'idée centrale, caractéristique du christianisme, c'est la Rédemption, c'est l'idée d'un Dieu qui rachète le monde en expiant les péchés du monde et enseigne aux hommes à profiter du bénéfice de ce rachat par le sang divin. Or, cette croyance en la nécessité d'un sauveur par substitution, cette croyance, pierre angulaire de la foi chrétienne, heurte trop directement la pensée hindoue pour l'émouvoir ou la convaincre. Ni le péché pour l'Hindou n'a le même sens absolu, ni le châtiment la même règle que pour le chrétien. L'hérédité régit le physique, les existences antérieures expliquent le moral et les existences postérieures la sanction. « La conscience, a dit Swami Vive Kananda, n'est que la surface de l'océan mental ; dans ses profondeurs sont amassées toutes nos expériences. » (1). Notre théologie de la Rédemption ne choque pas moins les Musulmans.

(1) Citée par *L. Arréat* dans *Les Croyances de demain*.

« L'idée de l'incarnation de Dieu en Christ est pour eux blasphématoire, absurde, incompréhensible. L'Islamisme accepte en effet que le péché est voulu par la sagesse de Dieu. Dans son fatalisme le musulman assimile les désirs et la volonté, il évite donc la tentation plutôt qu'il n'y résiste. Il n'a pas l'idée de la conversion, au sens chrétien du changement du cœur et de la victoire sur les sens. L'Islamisme n'est, à dire vrai, qu'un christianisme simplifié. C'est le christianisme sans ses mystères et sans ses sacrements.

— Et sans les fécondes austérités de sa morale, observa doucement M. Dulien.

— Précisément, Monsieur Dulien. C'est à cause des facilités de sa morale à se plier aux conditions ethniques et géographiques des vastes pays où règne son influence, c'est aussi parce qu'il se présente aux peuples de l'Orient dégagé de tous les *impedimenta* d'une métaphysique impensable, que le Mahométisme l'emporte dans tous les pays où il entre en compétition avec les missionnaires chrétiens pour l'hégémonie religieuse. On peut dire qu'il prend l'homme tout entier dans ses facultés les plus nobles comme dans ses instincts les plus bas. Il apporte à sa raison toutes les satisfactions d'ordre supérieur que peut donner la foi en un Dieu unique, il a d'autre part pour sa vie sensuelle une élasticité singulière. Comment s'étonner de la puissance du prosélytisme musulman. Au IXe siècle de notre ère, le christianisme

n'avait pas encore achevé de conquérir l'Europe. En moins de cent ans, l'Islamisme s'était étendu du centre de l'Asie aux rivages de l'Atlantique.

— Par la force du cimeterre, objecta l'abbé Labruyère. Vous ne l'ignorez pas, Monsieur Renold : Mahomet avait dit : « Faites la guerre à ceux qui ne croient pas en Dieu jusqu'à ce que toute résistance cesse et que la religion de Dieu soit la seule ». Ce n'est point par la guerre sainte que le christianisme a imposé sa loi au monde. Et cette différence de procédés nous explique peut-être la différence des résultats. Le christianisme a conquis en effet 400 millions d'âmes, après 1900 ans d'existence, quand l'Islamisme en compte à peine plus de 200 millions après 1300 ans. Le mahométisme, ajouta l'abbé, reste confiné à l'Asie et à l'Afrique, alors que le christianisme est la religion de l'Europe et du Nouveau Monde et gouverne politiquement notre Univers à l'exception de la Chine et de la Turquie.

— Je vous accorde, Monsieur l'abbé, que la rapide diffusion de l'islamisme tient à son caractère conquérant. Mahomet n'avait pas seulement prêché la guerre sainte jusqu'à l'épuisement de toute résistance, il avait su encore stimuler le zèle de ses fidèles en leur promettant les dépouilles des vaincus sur la terre et des récompenses dans le ciel. Mais vous le savez aussi bien que moi, Monsieur l'abbé, les violents brouillent tout et ne fondent rien. La conquête islamiste a pour elle le mérite d'une durée séculaire.

De ce vaste empire régi par le Coran les musulmans n'ont perdu que l'Espagne. Encore cette perte fut-elle compensée par la prise de Constantionple et la conquête de la péninsule des Balkans. Vous m'objectez encore, Monsieur l'abbé, que le christianisme a conquis dans le passé plus de millions d'âmes que le Mahométisme. Mais le présent semble bien avoir retourné les facteurs de cette statistique religieuse. Si les conversions que fait aujourd'hui le christianisme se comptent par milliers, celles que fait l'Islamisme se chiffrent par millions (1). Aucune religion ne gagne autant de fidèles. Dans l'Inde, en Chine, en Malaisie et surtout parmi les nègres d'Afrique nos missionnaires ne convertissent guère que des hommes du type inférieur et les musulmans n'ont rien à redouter de leur concurrence.

« Le succès persistant de cette propagande islamiste tient donc à d'autres causes que la puissance du sabre. Un dogme très simple et en même temps très noble, un culte peu compliqué et aux pratiques peu nombreuses, une morale commode et favorable au sensualisme oriental, voilà, selon moi, les facteurs principaux de l'étonnante propagation de l'Islamisme. Il réunit toutes les facilités d'assimilation que peut désirer une religion. Il est d'ailleurs la seule qui ne compte aucun renégat. Je me demande, dès lors, si nous sommes vraiment autorisés à revendiquer le

(1) W. H. Quilliam : *The Faith* of Islam.

premier titre à la catholicité et si les chances des autres religions à réaliser l'unité de croyance ne sont pas supérieures à celles du christianisme.

***

— Laissez-moi revendiquer cet honneur et ce soin pour le Judaïsme, dit M. Loëtmol. Je le réclame et par droit de naissance et par supériorité de doctrine. Le Judaïsme a cet avantage sur les autres religions d'effacer leur particularisme en les faisant toutes converger vers le culte du Dieu unique objet de nos adorations. Toutes les autres religions particularisent en effet la conception de la divinité, comme l'attestent les noms divers qui servent à traduire l'idée de Dieu : ainsi le *Zeus* des Grecs désigne la lumière ; le *God* des Anglo-Saxons, la bonté ; le *Boge* des Slaves, la puissance; l'*Ormuzd* des Iraniens, l'omniscience ; le Jésus de la chrétienté, l'idée de salut, de guérison. Ces noms sacrés n'ont rien d'universel ; quelques-uns même ont une signification toute locale ou sous-entendent, comme les deux derniers, une doctrine spéciale, complètement étrangère à l'immense majorité des humains. Elohim est au contraire le dieu dont la « louange retentit dans tout l'univers » (1), celui qui est adoré non seulement chez

(1) Ps XLVIII, 11.

le Juifs mais encore « par delà les frontières d'Israël » (1).

« Que fait, par exemple, Abraham, invité à prendre part au culte du dieu Elion, dieu des sommets inaccessibles ? Il pouvait répondre à son prêtre Melchisédech : Ton dieu n'est point le dieu vivant que je sers et si haut que tu le places, ce n'est encore qu'une vaine idole comme celles que j'ai brisées à Our Kasdim. Abraham préfère cependant se joindre à l'acte de foi du prêtre étranger comme pour associer la Gentilité au culte d'Israël ; comme pour démontrer que l'Elohim des Hébreux, c'est l'unification de toutes les croyances religieuses, pâles images, ébauches grossières, notions rudimentaires du Dieu unique et véritable. Il s'écrie, anticipant ainsi sur l'enseignement des Prophètes : « Je lève la main vers l'Eternel, Dieu Elion, maître du ciel et de la terre, c'est-à-dire le rayon partiel qui éclaire ton intelligence, je le possède dans le foyer de lumière d'où tous les rayons émanent ; le lambeau de vérité que tu connais et confesses, je le retrouve dans l'Etre au nom auguste et ineffable qui est lui-même la vérité totale. »

— Ce commentaire est admirable, Monsieur l'hébraïsant. Combien de fois cependant, ajouta M. Dulien, j'ai entendu présenter le Judaïsme comme une religion fermée, une institution rigoureusement nationale.

(1) Malachie, 1, 5.

— S'il fut tel à ses débuts, Monsieur Dulien, il a du moins suivi la loi de développement propre à tous les organismes vivants, il s'est agrandi, et la pensée juive a évolué par un travail original d'assimilation et de réflexion. Les prophètes ont délivré le Dieu d'Israël des chaînes de la nationalité et prêché la doctrine d'un Dieu juste et transcendant qui était celui de l'univers. Et si, plus tard, la capacité d'extension du Judaïsme a été limitée par la naissance même du christianisme, puis par celle de l'Islamisme, il reste vrai, du moins, suivant les paroles du rabbin Gottheil de New-York, que « toute église chrétienne et toute mosquée sorties de terre sont un monument à la gloire de Moïse ». J'ai donc le droit de conclure que l'Islamisme ne garde le caractère de religion universelle que lui vaut la simplicité et la généralité de sa doctrine, qu'en raison de sa parenté directe avec le Judaïsme. Le Christianisme, ou plutôt le Romanisme qui maintient son droit exclusif à la catholicité et dont les théologiens se plaisent à exagérer l'attitude d'hostilité absolue, éternelle, inapaisable envers les autres religions, ne peut se présenter lui-même comme la synthèse parfaite de tous les cultes passés, présents et à venir que parce qu'il est issu du Judaïsme. La monothéisme des Prophètes, voilà donc la religion essentiellement cosmopolite, celle d'où émanent les religions qui se disent universelles. Et le Judaïsme est tel non pas seulement par la priorité de son institution, ni même par la supé-

riorité de son immortel symbole, qui bien différent des autres n'a nul besoin d'être modifié et rajeuni ; il est universaliste parce que sans condamner aucune religion il peut les embrasser toutes dans une admirable tolérance, étant comme la concentration de toutes les vérités éparses dans le monde. Oui, croyez-moi, si l'avenir doit voir se réaliser un jour l'unité de croyance, l'humanité n'aura pas à chercher ailleurs que dans le Judaïsme la grande et logique synthèse des religions.

— Encore le rêve de l'unité de croyance ! murmura M. Joseph Renold.

— L'unité de foi peut bien n'être qu'un beau rêve, reprit M. Loëtmol, mais la transcendance du Judaïsme est bien la plus magnifique des réalités. Le Judaïsme est en effet la Religion même par sa divine simplicité. Il se présente avec son Dieu unique et son Décalogue comme la simplification de toutes les croyances, et, de ce fait, il ne rencontre aucune borne à son action, il ne connaît pas la difficulté inhérente à certaines races de comprendre notre théologie catholique.

« Quand la foi juive, qui embrasse, selon moi, tout l'intelligible divin, a pris possession d'une intelligence au point d'orienter le cœur et la volonté, toutes les mythologies, si poétiques et si décevantes soient-elles, paraissent à jamais décevantes et vides. Combien l'on sent alors vivement que toutes les théogonies ne sont que des embryons de religion, que

toutes les incarnations, tous les mystères imaginés pour rapprocher de nous la vérité éternelle ne font que la dénaturer et l'amoindrir. »

— Il y aurait à discuter beaucoup sur ce point, Monsieur Loëtmol.

— Qu'au lieu de discuter, Monsieur l'abbé, sur des expériences dont j'ai, pour ma part, éprouvé tout le bienfait, qu'au lieu même de tant chercher, et si vainement d'ailleurs, à donner un sens nouveau aux *credos* si compliqués de notre enfance, nous ferions mieux de les simplifier en les ramenant au symbole primitif qui résume toute la foi humaine au divin, en la débarrassant de toutes les conceptions métaphysiques qui compliquent la croyance sans éclaircir son objet et de toutes les superfétations mystiques ou cultuelles qui dénaturent la vérité divine sans enrichir la foi. Si le catholicisme veut garder toute la vertu de son principe et se renouveler lui-même par un travail d'accommodation à des milieux différents, il ne peut acquérir cette plasticité qu'en revenant au Judaïsme. C'est alors qu'il deviendra la religion idéale, c'est alors seulement qu'il sera vraiment le catholicisme.



Un silence qui aurait paru froid si le milieu eût été moins cordial accueillit la déclaration de foi juive de M. Loëtmol. Ce silence avait d'ailleurs son

éloquence car il traduisait bien mieux que les paroles la forte impression laissée dans nos esprits par l'argumentation convaincue de notre hébraïsant. Comme s'il eût eu besoin d'un appui pour soutenir son orthodoxie ébranlée, M. Léon Dulien chercha du regard le regard de l'abbé Labruyère. Ce philosophe, cet historien, ce prêtre n'avait-il rien à dire pour la défense du catholicisme ? Il s'était borné jusqu'à présent à souligner de quelques paroles sententieuses une discussion où l'on avait disputé à la religion de Jésus jusqu'à ses titres à la catholicité. Cette réserve pouvait surprendre de la part d'un homme de prime-saut tel que l'était notre combatif abbé. Et le regard de M. Dulien était à la fois comme une supplication et un reproche à l'adresse de cet *alter ego* qui s'obstinait dans un mutisme dont on ne pouvait guère admirer que la puissance d'irréductibilité.

Mais chez cet homme de prime-saut les calculs des têtes froides l'emportaient souvent sur les impulsions d'une nature ardente. L'abbé Labruyère était grand constructeur de synthèses, il aimait à concilier les opinions opposées, et en s'élevant au-dessus, à trouver le secret endroit et comme le nœud par où on les peut réunir. S'il n'avait pas encore formulé son opinion, c'est qu'il comprenait que ses adversaires n'avaient point épuisé l'arsenal de leurs arguments. Sa tactique avait prévu les nouvelles objections de M. Joseph Renold.

— Notre ami Loëtmol, dit notre philosophe, vient

de nous montrer dans le Judaïsme la Religion mère du Christianisme et de l'Islamisme qui prétendent l'une et l'autre à la catholicité. Le caractère universaliste de la religion d'Israël lui paraît d'essence supérieure en ce sens que le Judaïsme fait converger tous les autres cultes vers le culte du Dieu unique. C'est pourquoi notre cher Loëtmol se plaît à saluer dans la large conception divine des prophètes la foi future de l'Humanité, le catholicisme de demain.

« Comme l'on prend cependant en pitié tous ces *credos* juif, mahométan et chrétien dans leurs prétentions réciproques à un règne universel, quand on les considère des hauteurs de cette religion boudhique vieille aujourdhui de plus de deux mille ans. Tous ces *credos* prétendus universels supposent la foi en un Dieu personnel et juste, ils excluent de ce fait les âmes qui se désintéressent du mystère de la cause première. Effacez de la théologie du Judaïsme, de l'Islamisme ou du Christianisme la notion du dieu personnel, les trois systèmes s'écroulent comme ces synagogues, ces mosquées, ces cathédrales dont une main profane aurait renversé la clef de voûte. Rompez au contraire ce lien entre Dieu et les hommes, dans la religion du Boudha, il en reste un autre, le lien entre tous les êtres, lien de pitié et d'amour qui unit tous les vivants entre eux et toutes les générations entre elles.

La foi boudhiste s'accommode aussi bien d'un nivers sans Dieu que d'un monde régi par un Dieu

d'amour et de justice. Elle n'a pas besoin d'un Dieu personnel et juste pour faire de la justice et de la charité la loi nécessaire de ce monde misérable (1). Elle la trouve dans cette sainte pitié que font naître pour les victimes le mal, la souffrance et la mort Qu'il soit déiste ou athée, monothéiste ou panthéiste. celui-ci est un homme religieux qui fait de la charité la règle de sa vie. Pas de métaphysique profonde, pas de théologie raffinée, mais le dévouement offert comme l'idéal de l'homme quel qu'il soit, la science du cœur substituée à la science du livre, voilà le Boudhisme.

N'est-ce pas le modèle de cette religion universelle et éternelle qui peut rallier à elle tous les hommes de cœur et de bonne volonté ?

A ce moment, Nounou, la vieille chatte épagneule, qui sommeillait à mes pieds parut sortir de ce délicieux engourdissement où elle vivait l'hiver au coin de ma cheminée. Elle s'étira longuement, comme pour ménager une douce transition entre le sommeil et la veille. On la vit ensuite avancer une patte, puis l'autre, aller hésitante, avec des temps d'arrêt, de l'un à l'autre, vers mes chers habitués du mardi, enfin, sa décision prise, sauter sur les genoux de M. Loëtmol, s'y blottir en soyeuse pelote de fourrure, et exhaler de son âme satisfaite un ronron sonore de bien-être.

(1) Jean Lahor. *Cœnobium*, n° 2.

— Ah ! par exemple ! s'écria M. Loëtmol, tout offensé de cette liberté, et il repoussa doucement Nounou, ne gardant de cette familiarité d'autre souvenir pénible qu'un large paquet de duvet blanc et roux sur son pantalon noir.

— Le chat, dit M. Renold, est-il au nombre des animaux impurs, excommuniés par le Pentateuque, pour que vous repoussiez ainsi cette innocente bête, si affectueuse d'ailleurs de sa personne. Pauvre Nounou ! que réclame-t-elle qu'on ne puisse lui accorder sans l'éconduire : un peu de sympathie vraie et la caresse d'une main amie !

Le Boudha, dans sa compassion universelle pour la misère de tous les êtres vivants, n'avait point craint d'étendre à toutes les douleurs cette pitié que le Christianisme semble avoir réservée seulement à la douleur humaine. Sa bonté sut embrasser la nature entière, « il nourrissait des sentiments d'affection pour tous les êtres, comme s'ils étaient son fils unique ». (1). Souvent, tandis qu'il méditait, aussi immobile que le roc immuable qui lui servait de siège, l'écureuil sautait sur ses genoux, la timide caille conduisait sa couvée sous ses pieds, et les colombes bleues picoraient les grains de riz dans l'écuelle, à côté de sa main (2). C'est ainsi qu'il devait élargir, par ce rayonnement de bienveillance sur nos frères

(1) *Lalita Vistura*, ch. XII.

(2) Sir Edwin Arnold. *La Lumière de l'Asie*, livre V.

inférieurs, le champ de l'universalisme religieux et faire d'un monde de violence et d'animalité, un monde plein d'amour et de bonté (1).

Et tout en proclamant ces hautes vérités, Joseph Renold promenait doucement sa main sur la fourrure toute mouchetée de Nounou qui, assurée cette fois d'une protection sincère, promenait à son tour une tête caressante jusque dans la forêt blonde qui ornait le chef de notre philosophe.

— Il ne faut pas, répondit Monsieur Loëtmol, exagérer le mérite de cette large Eglise du Boudhisme en lui réservant le monopole de la pitié et de l'amour pour toutes les créatures. La religion d'Israël cherche également à extirper du cœur de l'homme tout ce qui pourrait froisser l'instinct naturel. C'est ainsi que le Pentateuque défend d'égorger une vache avee son petit, de prendre dans le nid la mère avec les oiselets et de cuire le chevreau dans le lait de sa mère. Il ne veut pas qu'on relève l'âne abattu sous sa charge, ni qu'on musèle le bœuf qui foule le blé. Quant à la distinction traditionnelle entre les animaux purs et les animaux impurs, elle n'intéresse qu'un ensemble de prohibitions alimentaires, et ces prohibitions la science médicale ne saurait les condamner, car elles furent chez les Israëlites comme un code de l'hygiène. Le Pentateuque voulait faire d'Israël un peuple sain et saint, *sanus* et *sanctus*. Sa

(1) *Questions du roi Mélinda*, livre IV, ch. III, sec. 35.

loi était une loi de vie, de vie une et indivisible, de vie physique, de vie morale, de vie individuelle et de vie sociale. Toutes les religions de l'Orient ont eu d'ailleurs la même prétention de régler la vie humaine dans le détail de ses manifestations. Elles furent ainsi des disciplines universelles, des œuvres véritablement vivantes.

— Sans doute, Monsieur Loëtmol. Mais l'avenir de toutes ces religions régnant en Orient ou issues de l'Orient me paraît incertain pour cette raison, dont vous ne sauriez méconnaître l'importance, qu'elles sont toutes une explication du monde et que cette cosmogonie ne répond plus aux données de la science actuelle. Elles se présentent encore comme une sociologie et le même désaccord subsiste entre ces diverses théologies et la science contemporaine. Je fais une exception pour le Boudhisme. Nous sommes ici en présence d'une foi religieuse que nulle révélation scientifique ne peut diminuer ni contredire. Dans la foi boudhique nulle croyance au surnaturel, c'est-à-dire à des phénomènes se manifestant tout à coup en dehors des lois de la nature dont si peu du reste nous sont encore connues (1). La doctrine du Boudha est celle de l'évolution, telle que Grant Allen l'a formulée dans la *Vie de Darwin* avec ses grandes lois de correspondance entre la cause et l'effet et de solidarité universelle. Ses conclusions sur l'éternité de

(1) Jean Lahor.

la substance et de la force, sur le mouvement universel qui emporte, crée, fait et défait toutes choses, sont à peu près identiques à celles de la science. Quelle autre religion peut se dresser plus librement au grand jour de la raison ? Laquelle peut marcher sur un terrain plus ferme et plus large ? Laquelle réunit plus de titres à la catholicité ? Laquelle enfin affirme un plus grand respect pour les droits de la conscience individuelle ? « Ne croyez pas, dit le Boudha, parce que je l'ai dit, mais parce qu'ayant examiné en vous, même, vous l'aurez reconnu bon. Soyez chacun l'artisan de votre foi ».

Est-ce à dire que le Boudhísme, professé par l'immense majorité du peuple chinois et qui s'infiltre jusque parmi nous, deviendra la foi idéale de l'humanité ? Je ne sais, mais comme il fait songer par la grandeur de sa conception cosmogonique, par sa compassion universelle pour la misère des êtres, par son esprit de large tolérance qui n'impose pas la foi, « qui n'apporte pas dans la religion un esprit querelleur » (1) et « ne dénigre pas les autres sectes » (2) qui demande enfin de n'admettre aucune vérité sans l'acceptation complète de l'intelligence ; oui, comme cette vieille religion de l'Inde fait songer à la vanité de nos étroits systèmes théologiques et à cette vanité encore plus grande de leurs prétentions adverses à

(1) *Questions du roi Mélinda*, livre IV, ch. I, sec. 9.

(2) *Inscriptions sur le roc d'Ascala*.

régenter le monde. « Meilleure en effet que la souveraineté en ce monde, meilleure que la domination sur l'univers entier est la récompense du premier pas dans la sainteté ». Voilà l'humilité du fidèle du Boudha (1). Et je pense avec les sages de l'Inde que « donner à manger à un seul homme de bien est infiniment plus méritoire que de s'appliquer aux questions sur le ciel et la terre, les esprits et les démons, qui occupent ordinairement les hommes » (2).



Le pessimisme était ancré dans l'âme de Joseph Renold. On le savait et l'on pardonnait aisément à notre philosophe l'amertune de ses conclusions. La spéculation philosophique ou religieuse n'était pour lui qu'un amusement de l'esprit. Cet homme avait cru entrevoir « le mensonge de tout hors de ces réalités tragiques qui subsisteront éternellement pour les êtres, la mort, la souffrance et le mal, et hors aussi de cette pitié, de cette chose étrange et sublime, que font naître pour les victimes le mal, la souffrance et la mort ». (3)

Oui, pour notre ami Renold tous les systèmes étaient vains et vains aussi les plus beaux discours. On aurait pu lui rappeler que la charité dispense ses

(1) *Dhammapada*, v. 178.
(2) *Sûtra des 42 sections* (sec. 10).
(3) Jean Lahor.

trésors aux hommes sous des formes multiples, qu'elle est l'expansion de la pensée et de l'amour tout autant que le flux de l'argent et qu'un homme donne vraiment et enrichit la communauté, quand sa plume peine sur une page blanche pour y verser avec sa sueur l'idée dont la lumière éclairera la route des autres hommes, fera resplendir à leurs yeux l'idéal de beauté et de justice et jettera l'éclat de ses chaudes couleurs sur le deuil des heures brumeuses. Mais notre pessimiste aurait jugé sans doute cette argumentation trop subtile et l'on était sûr qu'il aurait repris à son compte cette boutade d'un autre sceptique de sa connaissance : « Tout ce qui est sujet au raisonnement divise les hommes, et l'humanité ne subsiste qu'à la condition de ne point réfléchir sur ce qui est essentiel à son existence ».

L'abbé Labruyère recherchait, au contraire, la discussion, il l'aimait pour le plaisir de réconcilier les hommes en mettant en relation les points de contact qui semblaient s'ignorer. Il avait du reste au plus haut degré l'adresse diplomatique qui apprivoise l'amour propre et calme les défiances. Nos amis pouvaient bien repousser ses prémisses, mais ils ne pouvaient pas refuser de le suivre sur le pacifique terrain de conciliation où sa politique de concessions et de ménagements était l'art d'effacer toutes les divergences.

— Je ne crois pas, Messieurs, dit l'abbé Labruyère, qu'il soit très difficile de conclure un accord sur cette

importante question de l'universalisme religieux. Toutes les grandes religions se disent universelles, et chacune d'elles peut appuyer ses prétentions à la catholicité sur les paroles de son fondateur.

Ni Boudha, ni Mahomet, ni Jésus n'ont voulu limiter le bienfait de leur « bonne nouvelle » dans sa course à travers le monde. « Allez, mes Frères, et errez de par le monde pour le bien de la foule, le bonheur de la foule, allez en compassion pour le bien, pour le profit, pour le bonheur des hommes... Publiez, mes Frères, la doctrine glorieuse... Prêchez une vie sainte... parfaite et pure (1). Allez donc par tous pays convertir ceux qui ne sont pas convertis». Voilà l'appel boudhiste au salut universel. Il est aussi formel et aussi explicite que l'ordre donné par Jésus à ses disciples de faire l'Eglise en convertissant le monde. « Ma loi, disait encore Boudha, est une loi de grâce pour tous. »

Le prosélytisme islamite est celui de la main forte, mais ce prosélytisme cherche, comme le Christianisme, à réaliser l'unité. C'est ainsi que Mahomet fait dire à son Dieu : « Combattez les infidèles jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de schismes et que la religion sainte triomphe universellement ». Nous voilà donc en face de prétentions identiques et par conséquent rivales à la catholicité. Ces prétentions ne m'embarrassent oint et je les explique tout d'abord par ce fait que

(1) *Mahâvagga Ckhandhaka.*

notre ami Loëtmol ne saurait démentir, c'est que toutes les religions révèlent l'unité d'un fond commun, toutes sont l'expression d'un type universel qui doit imprimer à leur action une direction et des effets analogues.

« Faut-il chercher les forces mères et les principes de la croyance religieuse dans "ces lumières infusées, suivant la foi catholique, à l'âme de chaque créature venant au monde" et dans l'autorité de la révélation faite au peuple d'Israël qui a précédé dans le monde la révélation messianique ? Faut-il encore voir dans ce fond commun le développement d'une révélation interne ou externe faite à nos premiers parents, ou simplement la satisfaction du besoin permanent de la nature religieuse de l'homme ? Toutes ces versions se complètent plutôt qu'elles ne se contredisent.

« C'est parce que les religions ont le même fondement, qu'elles se révèlent par des effets analogues, malgré la diversité de leurs rites et de leurs institutions. Elles tendent au même but : régler les rapports de l'homme avec Dieu, et par voie de conséquence, les rapports de l'homme avec ses semblables. Ces rapports sont d'ordre général, ils constituent un fait universel pour tous les temps et pour tous les lieux. Telle est la raison d'être de l'universalisme religieux.

« Le prosélytisme est d'ailleurs la règle, chaque fois que l'homme se trouve en face de ces vérités simples, indiscutables qui, sorties du patrimoine de

la communauté, doivent lui revenir. C'est l'histoire de nos immortels principes de 89. Ils devaient faire et ils ont fait le tour du monde sous les plis glorieux de notre drapeau tricolore.

« Je ne prétends pas que toutes les religions ont la même valeur. Elles se valent sans doute à mes yeux, en tant que leur genèse a le même caractère divin, elles sont toutes sublimes par leur aspiration, car elles cherchent une vie supérieure, elles marquent, chacune à sa manière, la victoire du bien sur le mal, elles sont cependant d'inégale valeur en ce sens qu'elles ne réunissent pas la même somme de perfections, je veux dire les mêmes éléments de vérité, de bonté et de beauté.



— Jusqu'ici, Monsieur l'abbé, notre accord, paraît facile et je vous sais gré, dit encore M. Loëtmol, d'avoir rappelé avec autant de précision la parenté commune des religions toutes issues des croyances chères au peuple d'Israël.

— Ou sorties spontanément des instincst moraux du cœur de l'homme, observa M. Joseph Renold.

— La grande difficulté pour vous, Monsieur l'abbé, et je sens bien que vous en viendrez là, sera d'établir les titres supérieurs du catholicisme à la domination universelle ou, si vous trouvez cette manière de dire trop impérialiste dans sa forme ou de ton trop césa-

rien, vous remplacerez ma politique de domination universelle par cette puissance illimitée d'adaptation, qui caractérise selon vous la religion romaine et doit lui permettre de traverser les siècles en rassemblant dans un même ordre de sentiments supérieurs les hommes de toute race et de toute civilisation. Voyez-vous, en d'autres termes, dans le christianisme catholique la religion unique de demain ?

— Ma réponse sera très simple et très brève, Monsieur Loëtmol. Je ne suis pas, vous le savez, de ceux qui méconnaissent la valeur des doctrines religieuses étrangères au catholicisme. D'ailleurs, étant donnée la diversité des races, des traditions, des éducations, la diversité des religions est presque fatale. Chacune d'elles répond ainsi providentiellement au xbesoins spéciaux d'un peuple, au génie particulier d'une race, au caractère général d'une époque. Dans ces conditions, la supériorité intrinsèque de notre catholicisme serait-elle unanimement reconnue, je ne crois pas que cette suréminence aurait pour conséquence nécessaire de rassembler dans une même croyance les hommes de toute race et de toute civilisation. L'unité de religion a contre elle les fatalités historiques, géographiques, ethniques qui conditionnent le développement religieux, et celui-ci est encore diversifié par toutes les particularités qui caractérisent la vie intellectuelle et sentimentale de différents peuples.

L'homme s'est posé, il est vrai, partout et tou-

jours les mêmes questions sur le monde et sur la vie, partout et toujours il s'est appliqué à résoudre le problème de ses origines et de sa destinée. Les réponses que l'homme a données à ces questions, ses conceptions sur Dieu et l'âme, la nature et l'esprit, la liberté et la grâce, l'absolu et le contingent ont fourni la matière des différentes théologies. Chacune d'elles se présente ainsi avec une métaphysique, une science et une morale qui ont fini, dans certaines religions, par absorber sous une discipline unique la philosophie, le droit et la politique. Ce sont autant d'obstacles à la réalisation de l'unité religieuse.

Les théologies ne semblent guère prêtes à opérer la fusion de leurs dogmes même sur le simple terrain de l'action morale. Toutes aspirent, par exemple, à établir le règne de la justice. Mais que de différences entre elles dans le simple concept de la sanction inséparable de l'idée de justice ! Les Hindous ont cherché cette sanction morale dans la transmigration des âmes, les Chinois l'ont trouvée dans la perpétuité de la famille, les sémites et les chrétiens l'assurent avec le partage des élus et des réprouvés. Essayez d'accorder toutes ces croyances en dehors de la fusion des races.

— La science peut du moins, observa M. Léon Dulien, unifier dans une certaine mesure, par le libre commerce des intelligences, les diverses civilisations qui se partagent notre globe. Les doctrines religieuses les plus disparates à l'égard du libre arbitre, de

l'action divine et de la vie future, retrouveront dans ce rapprochement leurs similitudes originelles. Celles-ci feront peut-être oublier les différences qui prirent corps dans leurs symboles. Que le catholicisme se présente alors comme le type de la religion parfaite, qu'il justifie par sa doctrine et par ses œuvres le droit de régler la conduite du genre humain, la religion définitive sera trouvée, l'unité religieuse sera réalisée.

— Je ne crois pas, Monsieur Dulien, que les faits suivent jamais cette ligne droite de votre théorie. La science peut aider sans doute à cette synthèse des religions, en dégageant celles-ci de toutes les croyances enfantines et de toutes les pratiques bizarres qui les dénaturent. Mais il est à craindre aussi que, dans cette œuvre d'épuration, la science n'ébranle en même temps les fondements des disciplines religieuses existantes.

« La science, continua l'abbé Labruyère, dira peut-être à l'humanité : Je suis ton guide unique, et son règne universel inaugurera l'exil de la Religion, la nouvelle captivité de Babylone.

« Mais c'est aussi en vain que la science voudra ravir l'empire des âmes à la religion. Elle aura beau reculer le domaine de l'inconnaissable, il n'est guère vraisemblable qu'elle parvienne à résoudre l'énigme du monde ni à sonder le mystère de notre origine et de notre destinée ni à fournir à la conscience morale un fondement assez sûr. L'homme de demain ne pourra pas se résigner plus aisément que l'homme

d'hier aux angoisses du doute, il rappellera de l'exil la religion qui seule peut combler le vide que laisse dans son âme le monde expérimental.

« Alors sera élargi l'horizon de la pensée religieuse par cette courte expérience de l'Irréligion, alors les voies seront ouvertes à l'unité de foi dans une atmosphère nouvelle de bonté, de justice et de paix. Car le monde comprendra que la même lumière éclaire les hommes sous des couleurs variées, que le divin est dans chaque religion « comme est le fil à travers le rang de perles » (1). Et les croyants, séparés pendant tant de siècles par l'exclusivisme de leurs théologies et de leurs livres sacrés ne verront plus dans ces théologies et dans ces livres que « les archives de l'intelligence humaine s'appliquant à connaître l'œuvre de Dieu ». Des religions ils s'élèveront naturellement à la Religion, ils fixeront le repos de leur pensée et de leur cœur dans la croyance qui refera la vie humaine sur un meilleur plan et la dévouera à un idéal supérieur.



— Et quelle est, Monsieur l'abbé, cette religion de demain, cette foi idéale que le monde acceptera pour foi définitive et universelle ?

— Ce sera, Monsieur Loëtmol, celle qui produira le

(1) *Swami Vive Kananda.*

plus haut type de bonté, de beauté et de vérité, celle qui réalisera dans l'homme moyen la plus grande somme de moralité possible. Mais ce n'est pas tant d'un nouveau corps de doctrine que d'un nouvel esprit s'infusant dans la vie, dont le monde à besoin.

Le prophète Ezéchiel nous a d'ailleurs donné la formule de cette religion de demain : « Je mettrai, nous dit-il, un nouvel esprit au dedans de vous, j'enlèverai de votre poitrine ce cœur de pierre et j'y mettrai un cœur de chair ». C'est énergique autant qu'humain. Et l'on sent déjà comme le triomphe prochain de cette force supérieure dont parle quelque part notre Michelet, quand il nous annonce « qu'un jour elle emportera le vieux monde dans un souffle de Dieu ! ».

— Je nage vraiment dans la joie que m'apporte votre éloquence, Monsieur l'abbé. Et j'oublie peut-être que je suis indiscret en réitérant auprès de vous mon instance pour savoir laquelle des grandes religions qui se partagent actuellement l'empire des âmes peut prétendre, par l'action même de son évolution autant que par sa puissance d'assimilation, à ce rôle de religion unique et universelle.

— Je n'ai pas, Monsieur Loëtmol, la prétention de résoudre le problème de l'adaptation d'une religion unique à la diversité des races. Je ne crois pas cependant que ce grand problème soit solutionné au profit du Judaïsme. Pour beaucoup de penseurs juifs, je le sais, « le Judaïsme peut et doit devenir la religion de

l'homme moderne ». Il ne propose aucune croyance que l'intelligence la plus libre ne puisse accepter. Le prophétisme n'est-il pas en effet la pure affirmation du divin ? Il satisfait aux exigences les plus nobles de la conscience contemporaine : le prophétisme n'est-il pas la justice réalisée ici-bas ? le règne du bien ramené d'un obscur au-delà au centre même de la vie ? Ah ! le dieu du berger Amos semble bien avoir formulé le *credo* de cette religion idéale, quand il s'écriait : Je hais vos fêtes, vos holocaustes me font mal ; vos offrandes de veaux gras, j'en détourne les yeux ; loin de moi le bruit de vos cantiques, je ne veux pas entendre le son de vos lyres. Mais que le droit jaillisse comme de l'eau, et la justice comme une rivière intarissable ». Oui, servir le divin en réalisant la justice ici-bas, c'est une magnifique conception religieuse et qui ne contredit en rien la conception scientifique. Voici qu'Israël secoue de ses ailes la poussière des siècles ; Israël qui nichait jadis parmi les aigles sort aujourd'hui d'un sommeil qui semblait sans fin pour reprendre son essor vers les espaces de pure clarté et rapporter aux hommes le message de lumière et de salut. Israël apparaît dépouillé de toutes les pratiques et coutumes désuètes, débarrassé de tout ce qui est poids mort, et de colline en colline retentit la voix annonciatrice de la religion pure......

— Les plus modernes docteurs de la Synagogue ne diraient pas mieux, cher Monsieur l'abbé.

— Ce qu'ils ne diraient peut-être pas, Monsieur Loëtmol, c'est que le Judaïsme suppose une humanité supérieure. Elohim est trop éloigné de nous et il est trop abstrait. Voilà pourquoi le peuple d'élection lui-même ne se lassait pas de retourner à l'idolâtrie et d'inonder les autels du sang des quadrupèdes. Il faut un complément au Judaïsme, car son Dieu, vous le savez mieux que personne, Monsieur Loëtmol, ne devient intelligible et sensible à notre cœur que dans le Dieu fait homme de l'Evangile.

— Oui, ajouta Monsieur Léon Dulien, l'Evangile est véritablement le post-scriptum indispensable de la Bible, comme le Golgotha est le couronnement humainement nécessaire de l'œuvre du Sinaï.

— Ce langage pourrait surprendre, Messieurs, dit Elie Loëtmol, s'il traduisait complètement la pensée et la foi de deux adorateurs en esprit et en vérité.

— Ce langage, reprit l'abbé Labruyère, signifie simplement que l'homme est plus ou moins apte, moralement et intellectuellement, à recevoir les bienfaits de telle ou telle culture religieuse. Nous n'avons pas besoin de sortir de notre Bretagne pour constater que la croyance a des couleurs différentes selon les costumes, les habitudes, l'état mental, c'est-à-dire selon l'étage social. Il vous est doux de penser, Monsieur Loëtmol, que du judaïsme d'où naquirent déjà le christianisme puis l'islamisme, sortira bientôt le rameau verdoyant et vigoureux d'un mo-

nothéisme dégagé de toute mythologie historique ou métaphysique. D'aucuns, toutefois, assurent que le monothéisme de l'avenir ne sera pas le fruit exclusif de la religion d'Isaïe. « La synthèse monothéiste ressemblera plutôt à une moisson de froment qui aura crû sur le sol israélite tout aussi bien que sur les sols catholique et protestant » (1). Et pour conclure, je me tromperais beaucoup si l'humanité de demain ne préférait pas comme l'humanité d'hier et celle d'aujourd'hui la religion de l'Homme-Dieu à celle de la simple essence divine.

— Mais n'êtes-vous pas effrayé, Monsieur l'abbé, de l'immense succès de la propagande islamiste. Un cri puissant d'espérance vient de retentir, résonnant comme un hymne d'allégresse, d'un bout à l'autre de l'empire musulman : « Le Japon est à la veille d'adopter l'Islam ».Voilà du moins ce que m'affirme, ajouta M. Renold, le savant professeur arabe Bénali-Fékar.

— La position de l'Islamisme me paraît sensiblement inférieure à celle du Judaïsme, malgré l'étonnant succès de la propagande musulmane. Le Coran n'est pas seulement une loi religieuse, c'est encore une loi civile, et celle-ci possède une élasticité singulière, grâce à la faculté d'*islamiser* les lois étrangères par une fiction légale analogue à celle dont usait à Rome le préteur. Ainsi, même en réglant le temporel

(1) Saintyves.

des peuples le Coran ne forme pas une barrière infranchissable à l'extension religieuse de l'Islam. Mais l'Islam traîne derrière lui « la polygamie, l'esclavage, le despotisme du maître, le servilisme des sujets, la corruption des prêtres. » Une telle végétation de vices ne recommande guère l'œuvre de Mahomet aux hommes religieux de demain. Faut-il ajouter que l'avenir n'est pas aux religions qui confondent, comme l'Islamisme, le spirituel et le temporel. Il appartient à la religion qui saura borner son action à l'éducation morale de l'homme et tirer de cette éducation seule son influence sur les affaires de la vie. La religion de demain évitera soigneusement encore de se hérisser des épines de l'école comme les systèmes religieux de nos jours, elle aura cette simplicité et cette généralité de doctrine qui lui permettra de pénétrer le cerveau de la foule aussi bien que celui de l'élite.

— Le boudhisme sera donc cette religion définitive de l'avenir ? demanda M. Joseph Renold.

— Le boudhisme renferme de sublimes beautés. Il possède, en particulier, cette magie persuasive qui est inhérente à la mansuétude, cette sainteté qui porte l'âme aux dernières limites du détachement. Et quelle charité plus universelle que celle de ce Boudha se livrant en pâture, d'après la tradition, à une tigresse affamée ? Cet enseignement de patience, de pureté et de bonté est d'ordre tout pratique, je le reconnais, il ne se perd pas dans les dédales d'une

théologie raffinée, il vise avant tout à pénétrer les masses, et les exigences métaphysiques des masses sont faciles à satisfaire. Selon les Hindous, l'esprit est infusé partout et l'esprit c'est le divin. Mais pourquoi l'esprit habite en un corps, les disciples du Boudha ne prétendent pas en donner la raison. Cela est un fait et ce fait seul compte pour eux. Philosophie vraiment plus qu'élémentaire! Le Boudhisme aura sans doute l'admiration et les suffrages de ceux qui veulent enfermer la religion dans la morale. C'est un système de morale pour l'affranchissement des âmes. On peut séparer des notions de justice et de charité, les notions d'obligation et de sanction et partant celle d'un Dieu personnel et rémunérateur. Mais peut-on concevoir une religion sans ce Dieu ? Le Boudhisme panthéiste choque autant la mentalité chrétienne que la croyance chrétienne en un dieu personnel et créateur, distinct du monde, peut heurter la pensée hindoue. Il nous faut, je crois, chercher ailleurs la religion de demain.



— Rome ! Rome ! Saint-Pierre, tous les voyageurs descendent ici de voiture, cria tout aussitôt la chaude et sympathique voix de M. Léon Dulien.

— Disons plutôt, Evangile et Jésus pour donner au christianisme toute son ampleur primitive.

— Et vous nous proposez le christianisme du Christ pour la religion de demain! ajouta M. Loëtmol.

— Je crois simplement en l'efficacité universelle de l'expérience cruciale. Pour sentir toute la beauté du christianisme, pour comprendre sa supériorité morale il suffit de se mettre en face de la croix du calvaire...

Comprenez bien ma pensée Monsieur Loëtmol. Je ne méconnais pas la pureté de la morale juive. La morale du christianisme n'est autre chose que celle du Décalogue. Je rends à l'ancien Testament tout ce qui lui est dû par le Nouveau. Le commandement par excellence de notre divin Sauveur, l'amour du prochain, est un commandement du Lévitique. Les Proverbes de Salomon prescrivent la charité même envers l'ennemi : « Si ton ennemi a faim donne-lui des aliments, s'il a soif offre-lui de l'eau à boire ». Jésus n'est d'ailleurs venu que pour accomplir la Loi et les Prophètes. Le Boudhisme préconise lui-même une morale sublime. On dirait qu'il a transporté le ciel sur la terre tant il a gorgé celle-ci de bonté et d'amour. « Aime toutes les créatures vivantes » dit le Boudha ; « aime jusqu'au sacrifice absolu de ton être et quand tu ne devrais en recueillir que douleur ». « L'insensé qui me fait du mal je ne le lui rendrai qu'en le protégeant de mon amour, plus le mal viendra de lui, plus le bien viendra de moi ». Je retrouve les maximes de l'Evangile dans les maximes prêtées aux sages de l'Inde, ce qui démontre bien la parenté de toutes les grands cultes de l'humanité.

« Sans doute le génie de l'Inde est plus vague que

le génie chrétien, il ne concentre pas l'idée, les mots glissent, s'amoncellent en bandes molles de nuées, diffusent les idées en lumière douce, accessible à tous les yeux. Mais la même vérité paraît couler des hauteurs inégales de l'Himalaya et du Liban pour tous ceux qui veulent trouver le divin sans sortir de l'Humanité. Je crois faire preuve de justice, Monsieur Loëtmol, dans la distribution des mérites.

— Vous êtes certainement, Monsieur l'abbé, un juge très équitable.

— « Si donc j'attribue au christianisme une puissance d'expansion supérieure à celle des autres religions, c'est que le Christ a vécu sa morale, nous apportant toujours l'exemple à côté de la leçon. C'est qu'il est mort pour la vérité qu'il est venu prêcher au monde. Voilà pourquoi il attire plus à lui que Boudha ou Lao Tsée qui sur bien des points ont enseigné la même chose; il touche plus que votre Jehovah dont la tête altière confinait de si près au ciel que les Hébreux craintifs avaient besoin de Moïse pour présenter leurs supplications à l'Eternel.

« Et si je crois la morale évangélique plus capable qu'une autre morale de réaliser d'une part le plus haut type de bonté, de beauté et de vérité religieuses, de produire, d'autre part, le meilleur homme moyen, c'est qu'il n'absorbe pas comme la vieille religion de l'Inde les facultés de l'âme dans la continuité de l'introspection; il fait, non du simple désir de Dieu, mais de la volonté régénérée et active le premier

besoin de la vie religieuse. Jésus n'est pas un être passif. C'est un grand révolté contre tous les pharisaïsmes et toutes les puissances de mensonge, il est en guerre ouverte contre tous les oppresseurs, tous les ennemis de l'idéal prêché sur la montagne des Béatitudes. Il est le juste, celui dont le cœur bat pour les deshérités et les humbles : *Misereor super turbam.* Et l'on a pu dire que les affamés de pain sont aussi les affamés de justice dont parle l'Evangile.

— C'est pour cela que ses disciples ont proclamé fils de Dieu et Dieu lui-même Celui que ses contemporains avaient pris pour le Messie d'Israël ?

— Et pour d'autres raisons encore, Monsieur Loëtmol, d'autres raisons qu'il est trop tard pour vous exposer aujourd'hui. Au fait, même dépouillée de son auréole divine, la sublime figure de Jésus garderait encore toute sa puissance persuasive. Et Jésus serait toujours pour les hommes l'être idéal en qui la vie morale est parvenue à son plus haut développement. Voilà pourquoi notre liturgie catholique se plait à saluer dans la Croix de bois le sceptre qui inclinera le genre humain dans un commun amour et une commune adoration.

Impleta sunt quœ concinit
David fideli carmine
Dicens : In nationibus
Regnavit a ligno Deus. (1)

(1) Hymne *Vexilla Regis.*

— Quel rêve! murmura la voix de Joseph Renold.

. . . .

Depuis longtemps déjà la nuit répandait sa paix sur la vieille cité de Quimper et ce grand silence n'était troublé que par la plainte monotone jetée aux échos de la colline voisine par la trompe des lourds tramways qui passaient sous mes fenêtres. Dans l'immensité du ciel azuré des millions d'étoiles crépitaient sous nos yeux comme une poudre vivante et dans ce poudroiement d'astres une Etoile bleue semblait promener sur nos têtes l'éclat de son rayonnement. Que toute cette voûte de clarté déroulée sur la nuit paisible était belle ! La nuit même pâlissait à force de lumière.....

La pensée redescendait naturellement au spectacle de cet autre globe où brûlent dans la nuit les lampes et les flammes de tous les cultes. Oui, comme ce ciel était pâle à force de lumière, la Religion semblait obscurcie sous la multiplicité des cultes, des théologies et des croyances. Mais les cieux chanteraient-ils avec la même puissance d'harmonie la gloire de leur Dieu, si l'Etoile bleue était seule à conduire le deuil des nuits brumeuses ? Et les hommes resteraient-ils aussi religieux s'ils n'avaient qu'un symbole pour exprimer dans ses infinies nuances, leur sentiment du divin, pour prendre la couleur de leurs hypothèses et de leurs rêves sur le monde et sur la vie ? La sagesse, en tout cas, commande que

l'on s'en tienne aux sentiments, aux mœurs, à la croyance qui formèrent notre conscience et notre âme. Catholique à Rome, protestant à Berlin, musulman à la Mecque, boudhiste à Pékin, qu'importe, on est, après tout, de la religion comme du pays où Dieu vous a fait naître. Gardons-nous seulement de souligner les différences dans ces multiples manières d'honorer la divinité. Cet inventaire des credos est généralement dangereux pour celui qui l'entreprend. Il en est des philosophies et des religions comme des livres qui nous les décrivent. Quand on les connaît toutes, on ne sait que penser, les contradictions déroutent.

Hélas ! j'en suis là !

Il n'est pas besoin de faire observer que ces imaginations paradoxales étaient celles de notre ami Renold.

CHAPITRE III

OMBRE ET LUMIÈRE

Mardi 5 février.

Nos libres entretiens du mardi provoquaient chez nos amis des réflexions posthumes dont le retour avait, comme toutes choses, son bon et son mauvais effet. L'avantage de cette philosophie de l'escalier était de mettre en face des prétentions de l'esprit humain à embrasser toute l'étendue d'un sujet, l'impuissance de cet esprit à faire le tour complet d'une vérité. Mais à vouloir étendre son savoir, on risque aussi d'éterniser sa recherche dans un cercle d'autant plus vicieux que l'on s'entête plus opiniâtrement à n'en plus sortir ; et c'est l'écueil que les sots n'évitent jamais parce qu'ils ferment toujours l'oreille à une leçon de modestie. Mes chers habitués du mardi ne connaissaient pas cette obstination prétentieuse

de ceux qui croient agrandir l'Océan en y versant l'eau de leurs petites fontaines. Ils ne revenaient donc sur un sujet longuement médité que pour y trouver un point d'appui pour de nouvelles et plus grandes vérités.

Et cependant l'esprit outrancièrement paradoxal de M. Joseph Renold parut faire échec une fois à l'esprit outrancièrement puéril des sots.

Notre pessimiste ne pardonnait pas à l'abbé Labruyère d'avoir placé dans la religion catholique l'autel du culte à venir. Cette conclusion de notre dernière causerie était contraire à la logique comme à l'histoire.

L'universalisme chrétien était sans doute une chimère sublime, mais ce n'était qu'une chimère, le rêve irréalisé de Jésus, un rêve divin, brisé à jamais par la grossière main des hommes. La réalité se présentait sous des couleurs toutes différentes. La réalité, c'était pour notre philosophe la substitution permanente dans l'Eglise du particulier à l'universel. Et Joseph Renold résumait en ces termes cette thèse pessimiste : L'histoire du catholicisme romain est le triomphe constant du particulier dans l'éternelle recherche de l'universel. Il y avait donc dans cette histoire, un vainqueur : le Romanisme, et un vaincu : le Catholicisme. Il y avait par suite une sorte de folie à vouloir réconcilier les religions de tout l'univers dans la religion romaine.

***

L'abbé Labruyère avait essayé de couper court à cette reprise quelque peu irritante d'une discussion qu'il avait close par un chant de victoire en l'honneur de la Croix qui sauva le monde. Et pour désarmer plus aisément notre pessimiste il avait évoqué une belle comparaison hégélienne entre la vie du cœur et celle du Catholicisme. « Le Catholicisme avait comme le cœur ses pulsations, son rythme, ses mouvements alternés d'expansion et de contraction. Est-il surprenant d'observer dans le développement organique de notre sainte religion les mêmes phénomènes de diastole et de systole ? Le cœur n'est pas toujours pareil, bien qu'il soit toujours le même ».

Malheureusement M. Elie Loëtmol n'était pas disciple de Hegel. Et il avait apporté à sa réponse une vivacité d'empressement presque contraire à ses habitudes de douceur et de patience.

Il invoqua d'abord l'autorité du grand écrivain juif Salvador pour démontrer que toute Eglise finit fatalement par ne se prêter qu'à une destination spéciale et par ne représenter qu'une mission déterminée. L'Eglise qui revendique le titre de catholique ne pouvait faire exception à cette règle. M. Loëtmol ajouta que cette Eglise s'était limitée effectivement, en ajoutant à son premier titre celui d'apostolique,

ce qui était prendre la qualité d'un simple facteur historique. Et comme si cette limitation était insuffisante, l'Eglise s'était aussi appelée romaine. L'histoire avait donc vu cette chose contradictoire dans les termes : le catholicisme romain, c'est-à-dire un catholicisme qui, reniant sa définition même, avait quitté le domaine de l'abstraction pour celui des formes et des apparences, un catholicisme nécessairement localisé, soumis aux contingences et aux mille vicissitudes de ce monde.

Et la logique de M. Loëtmol, s'aiguisant de plus en plus sur la pierre de l'amertume, relevait sans pitié la formule célèbre destinée par les docteurs du *Syllabus* à concilier ces deux noms apparemment incompatibles de catholique et de romain : « Toute créature humaine est soumise de droit au pontife romain ». Ne sentez-vous pas, disait notre hébraïsant, combien cette prétention est exorbitante. Je me trompe, elle est inoffensive à force d'invraisemblance.

— Soyons indulgents, Monsieur Loëtmol, répondit le disciple de Hegel, et souvenons-nous qu'après tout les idées sont les idées et que les hommes sont des hommes. La réalité, vous venez d'en confirmer la preuve, est faite pour obéir à la logique. Et la preuve est assez éclatante pour nous dispenser de toutes vaines récriminations.

— Bien avant Hegel, mon cher Monsieur Renold, le prophète Zacharie avait annoncé le terrible châtiment réservé par Dieu aux esprits inquiets qui éner-

vent la religion par l'ardeur de leurs disputes stériles, comme aux esprits sceptiques qui brouillent tout et ne fondent rien. Et la voix de l'abbé Labruyère rappela les fortes paroles de Zacharie : « Je ne serai plus votre pasteur, que ce qui doit mourir aille à la mort ; que ce qui doit être retranché soit retranché et que ceux qui demeureront se dévorent les uns les autres ». (1)



— Dois-je vous rappeler à mon tour, Monsieur l'abbé, que Dieu punit aussi ce que Bossuet appelle « l'intempérance d'une folle curiosité ». Je me garderai donc, ajouta Joseph Renold, d'approfondir ici le mystère d'une aussi terrible prophétie. Les peines que le Ciel peut faire pleuvoir sur ma tête seront d'ailleurs moins dures que celles que la superstition a fait couler sur le monde. Je parle simplement en philosophe, je juge en historien, me bornant à dire ce qui est, à exposer ce que je vois. J'aurais beau fermer les yeux, la contradiction n'en subsisterait pas moins entre l'universalisme et le romanisme. L'un est la négation de l'autre. Et ceux-là seulement brouillent tout et ne fondent rien qui prétendent supprimer toute démarcation entre l'universel et le particulier. Pour une fois encore, Monsieur l'abbé,

(1) *Zach.*, c. II, v. 9.

osons voir les choses comme elles sont et non comme il nous plairait de les voir. Vous reconnaîtrez comme moi que notre catholicisme n'est qu'un décalque de l'universalisme romain. Nous avons tout pris à la Rome des Césars pour réaliser à notre tour l'unité mondiale sur les ruines de ce grand édifice impérial, oui, nous avons tout pris à la Rome païenne, non seulement sa chimère de gouvernement universel, non seulement les cadres d'une centralisation outrancière, non seulement l'esprit et la langue de ce peuple, le plus rapace de tous les genres de profits, *omnium utilitatum rapacissimus*, mais jusqu'à ses basiliques, jusqu'aux accessoires de son culte, jusqu'à son eau lustrale dont nous avons fait notre eau bénite, jusqu'aux bâtons de ses augures transformés en ces crosses épiscopales qui courbent aujourd'hui les corps à défaut des intelligences.

L'esprit chrétien ne pouvait qu'étouffer dans les plis de fer de cet habillement romain. Et le sort de l'empire chrétien fait songer à ce fracas des anciens empires s'écroulant les uns sur les autres, comme dirait Bossuet. Cette romanisation du christianisme était d'ailleurs inévitable. Elle fut la conséquence logique du mariage de Constantin et de l'Eglise. Les deux époux devaient faire bourse commune. L'Eglise christianisa de son mieux l'Empire et l'Empire paganisa aussi de son mieux l'Eglise. Tout bon mariage comporte la communauté des biens.

— C'est en effet pour s'être trop complètement

romanisé que le christianisme a perdu le sens de l'unité, ajouta M. Loëtmol.

— Il semble plutôt, dit M. Léon Dulien, que l'esprit et la langue de Rome devaient favoriser le développement de l'universalisme chrétien. Quand on songe à cette politique romaine qui offre tant de suite et d'unité, qui fut si patiente et si semblable à elle-même qu'on dirait une même âme dirigeant à travers les siècles les destinées de la République dans sa conquête du monde ; quand on songe, d'autre part, à cette langue si claire et si précise des jurisconsultes romains qui trouve d'emblée la formule applicable à tous les cas possibles et ne laisse aucune place à l'équivoque ou à l'erreur, on ne peut que s'étonner d'entendre dire à M. Loëtmol que le sens de l'unité à réellement manqué au Christianisme qui voulut réaliser l'empire universel des âmes comme Rome avait réalisé l'unité politique du monde ancien, et l'on doit demander à M. Renold de nous expliquer, tout au moins, comment la langue latine, cette langue du droit, pouvait gêner, au lieu de la favoriser, la diffusion de la doctrine chrétienne.

— La preuve n'est que trop facile à faire, Monsieur Dulien. Je reconnais que la langue latine était véritablement à l'image de ce peuple romain uniquement soucieux de l'utilité directe et, par suite, naturellement porté à n'envisager les choses que par leur côté pratique. Je vous accorde encore qu'elle pouvait constituer un merveilleux instrument de

déduction pour pousser un principe trouvé jusqu'à ses dernières conséquences. Mais voyez-vous cette langue du mur mitoyen mise au service de la spéculation philosophique et religieuse, le triste vocabulaire de Caton, l'éleveur de porcs, traduisant les oracles de la Divinité ?

Et, pour achever ce sublime travail, voyez-vous venir la pédantesque bande des métaphysiciens scolastiques, la voyez-vous édifier avec sa barbare dialectique le sanctuaire de la Pensée pure dont la lumière doit éclairer le monde ? Et ne sentez-vous pas tout l'odieux de cette profanation de la vérité intégrale par une langue qui, avec son appareil syllogistique, fait un peu l'effet d'une gangue sur les épaules de la Vérité ?

Tenez, Monsieur Dulien, vous allez comprendre toute ma peine si vous voulez bien vous représenter un instant l'auteur des « Erreurs des catholiques français dans le temps présent » écrivant son livre avec la plume des rédacteurs de notre code civil.

— Et votre science éminente de jurisconsulte, ajouta notre hébraïsant, vous fera mieux comprendre encore, Monsieur Dulien, l'inutilité pour l'établissement de l'universalisme chrétien, de ce travail laborieux de définitions dogmatiques, classées, cataloguées et imposées toutes au même titre à l'assentiment des fidèles. Tout se tient en effet, comme dans les codes romains, dans cette œuvre scolastique de subtiles déductions. Si vous en rejetez une seule, si

juste que vous soyez devant Dieu, vous renversez l'édifice doctrinal tout entier, vous vous excluez ainsi de la communion catholique.

Gardez-vous bien, Monsieur Dulien, de nous objecter que nous ne possédons que des vérités relatives et que nous ne sommes jamais plus manifestement dans l'erreur que lorsque nous prétendons définir d'une façon rigoureuse des choses qui dépassent l'entendement humain. Vous ne comprenez pas le mystère de la foi théologique. L'erreur de l'enfant qui travaillait, dans la vision d'Augustin, à vider l'océan dans un trou creusé au milieu du sable, cette erreur ne peut être mise aujourd'hui qu'au compte des théoriciens de la relativité des connaissances.

— Voilà, Monsieur Loëtmol, une déduction qui ferait honneur au génie des jurisconsultes romains. On risque cependant de sortir de la vérité en poussant un principe jusqu'à ses dernières conséquences. Sommes-nous capables de saisir la vérité dans sa réalité divine ? Non certes. Soyons donc indulgents pour les défauts de cet édifice doctrinal élevé à la gloire de l'unité catholique. Il ne faut voir sans doute que des fragments de vérité dans ce laborieux travail de définitions dogmatiques, mais toutes les parties de l'édifice sont solidement cimentées. Et l'on garde, malgré tout, cette impression bienfaisante que la main de Dieu a guidé la main des hommes dans cette construction séculaire.

— Très bien, Monsieur Dulien, dit l'abbé Labru-

yère. Vous exprimez ici des sentiments que je suis heureux de partager. C'est avec l'esprit du passé qu'il faut juger son âme.

— Je m'empresse d'ajouter, reprit M. Dulien, soutenu par cette approbation sympathique, qu'on est certainement injuste envers nos vieux théologiens en les accusant d'avoir réduit la vérité en formules. Mon Dieu, je ne voudrais pas exagérer le mérite de ces docteurs. Leurs définitions dogmatiques ne donnent pas sans doute la mesure d'un contenu égal au contenant ; ce sont peut-être des explications inhabiles et incomplètes, elles facilitent, malgré tout, l'intelligence de la vérité, elles la dosent pour ainsi dire à la capacité de notre esprit, comme on dose une médecine aux besoins et aux forces du malade. Je ne voudrais pas trop insister sur cette délicate question. La basoche est une pauvre école de philosophie et je me sens trop ignorant pour apporter ici une théorie de la connaissance qui accorde les leçons des vieux théologiens avec l'enseignement de la science moderne. Je crois pourtant que nos apologistes contemporains ont réussi à placer les formules traditionnelles de la foi catholique sous la lumière d'une interprétation où la lettre qui tue est efficacement contrôlée par l'esprit qui vivifie.

— Les apologistes dont vous parlez, mon vieil ami, répondit l'abbé Labruyère, n'éprouvent aucune peine à reconnaître, avec les vieux théologiens, que l'objet de la connaissance religieuse est éternel et

immuable en soi, mais peut-être auraient-ils quelque peine à leur faire admettre que la forme de cette connaissance n'a qu'une valeur relative, conditionnelle, variable. Il est même si difficile de faire comprendre autour de nous que « la vérité n'entre pas toute faite dans notre cerveau, » qu'elle n'y entre même jamais entièrement, parce que nos perceptions n'atteignent jamais le fond de la réalité et ne trouvent dans notre pauvre langage qu'une expression toujours inadéquate à l'objet; oui, un si grand effort est si vainement dépensé pour secouer la paresse intellectuelle des nôtres et les habituer à cette idée que la réalité spirituelle échappera toujours à toutes les étreintes, qu'en toute équité on ne saurait faire un grief aux théologiens de la vieille école d'avoir méconnu la révélation d'un dieu Esprit, en parquant comme ils l'ont fait, dans le cadre rigoureusement clos de formules prétendues définitives, une vérité qui déborde tous les modes d'expression. Ces symboles imparfaits semblent aujourd'hui insuffisants pour l'intelligence moderne. Mais il fut un temps où ils donnèrent à des esprits moins ouverts à l'investigation philosophique une notion suffisamment représentative de la vérité.

« L'Eglise sait fort bien que ses formules sont analogiques et imparfaites, elle s'en sert plutôt comme de formules de communion que comme de révélations de la vérité. Ainsi, il lui faut penser, en les proposant à tous les membres de sa communion. Or

beaucoup de simples ne peuvent recevoir toute la vérité sans danger ». (1)

Voilà, si je ne m'abuse, quelques-unes des solutions que proposent nos apologistes modernes pour justifier tout à la fois l'édification des grands monuments dogmatiques du moyen-âge et la malléabilité vivante d'une religion qui chemine à travers les âges, changeant graduellement et continuellement d'aspect sans cesser d'être elle-même.

— Cette alliance de la vérité codifiée, c'est-à-dire théologique, avec la pensée vivante et moderne sera peut-être, Monsieur l'abbé, la forme si longtemps attendue de ce catholicisme de demain à l'avènement duquel s'intéressent tant de nobles et généreux esprits. Mais, ajouta M. Loëtmol, je ne crois guère à l'appui que devrait apporter l'Eglise à cette indispensable réforme.

Des siècles et des siècles ont passé depuis que les théologiens ont fixé le dogme catholique dans son armature de fer. Et l'Eglise n'a cessé de garder l'aspect d'une forteresse théologique et de condamner l'effort des savants et des philosophes qui cherchèrent à assouplir son enseignement. L'avenir est à Dieu, le poète l'a dit très justement, Monsieur l'abbé, c'est une raison qui justifie bien des espérances, mais, on l'a dit aussi, je crois, il ne faut pas regarder l'avenir en face, tant il y a de menaces sur son visage ténébreux.

(1) Ward : *Life of Wiseman*, II, 540.

— Ni même le passé, observa mélancoliquement M. Joseph Renold. L'avenir n'est lui-même si lourd de menaces que parce qu'il traîne l'héritage du passé. Le cœur de l'homme est un abîme si obscur que non seulement il ne sait pas même ce qu'il voudra, mais qu'il ignore encore souvent ce qu'il veut. C'est un abîme, dis-je, qui n'est pas moins caché ni moins trompeur à lui-même qu'aux autres. Et le sourire douloureux de notre philosophe semblait traduire à son usage les paroles de la reine Marguerite, inconnues peut-être des heureux : « J'ai porté plus que mon faix de l'ennui commun à toute créature bien née ».

— « L'avenir, reprit Elie Loëtmol, il y faut, dit-on, travailler comme les tisseurs de haute lice travaillent à leurs tapisseries, sans le voir ». C'est un pâle et triste réconfort. Mieux vaut s'en contenter que de percer un futur dont la vision nous foudroierait peut-être de douleur et d'épouvante. La sagesse n'est pas dans le pouvoir de prophétiser.



— La sagesse consiste aussi, dit M. Renold, avec l'habituel sourire de son âme lasse, dans l'art de régler une discussion. Elle ne permet pas aux cavaliers d'aller plus vite que leurs chevaux, elle ne fait pas tomber, par exemple, le char de la linguistique

dans les fossés du dogmatisme. Au fait, tous les chemins mènent ou ramènent à Rome.

Je maintiens donc qu'il serait aussi aisé de réaliser la quadrature du cercle que de réaliser l'unité catholique avec la langue de Porcius Cato! Ah! si la barbarie germaine n'avait point fait reculer cette harmonieuse langue grecque dont les multiples combinaisons se prêtaient si facilement à l'expression de toutes les nuances de la pensée. Si la langue de Porcius n'avait point remplacé dans le domaine de la spéculation religieuse cette langue de Platon qui, répandue dans toutes les provinces de l'empire, y fut le moyen indispensable pour la prédication et la diffusion rapide du christianisme. Si le flambeau de l'hellenisme ne s'était point éteint sous les pieds d'un Vandale stupide, nous n'aurions pas, j'imagine, attendu quatorze siècles pour découvrir une théorie de la connaissance capable de réconcilier la croyance avec le savoir. Le génie de la Grèce n'aurait pas laissé s'émousser la pointe de l'esprit dans le monde soudainement vieilli. La pensée de l'Occident aurait peut-être compris la pensée de l'Orient, la rigide formule qui codifiait le droit romain n'aurait pas enchâssé dans son carcan de fer cette vérité qui ne fait vraiment vivre l'homme qu'à la condition d'évoluer avec lui, en lui et par lui....

Et la religion universelle de Jésus aurait continué librement sa marche sur la route des âges.

La langue de l'éleveur de porcs a fait la dogmati-

que catholique et cette dogmatique a tué l'universalisme chrétien et rendu impossible l'unité de croyance. N'a-t-on pas vu par exemple les disciples du Christ s'engager pour des siècles en des controverses sur la question de savoir si la substance du Fils était la même que celle du Père ? N'a-t-on pas vu encore ces mêmes chrétiens combattre comme des tigres pour donner une définition au Dieu de paix. Vous savez bien encore que la chrétienté s'est littéralement coupée en deux au sujet de cette autre argutie théologique: si le Saint-Esprit procède du Père ou du Fils.

— Ces arguties, Monsieur Renold, avaient leur utilité. Il s'agissait du mystère qui fait le fond même de la religion chrétienne. Toutes les controverses dont vous parlez se produisirent à une époque où il importait de fixer la foi pour mettre la vérité en sûreté. Il y a, d'ailleurs, ajouta l'abbé Labruyère, des directions qu'il importe de donner, des interprétations que les esprits attendent. Ces orientations, ces commentaires ne comportent pas sans doute un caractère immuable, mais elles servent toujours au progrès de la doctrine.

***

—Je crois moi-même, ajouta M. Loëtmol, que dans l'histoire de cette faillite de l'universalisme chrétien,

notre ami Renold ne fait pas exactement la part de la philosophie grecque. Si le dogmatisme a orienté notre religion catholique de l'universel vers le particulier, il faut reconnaître que l'apport hellénique a contribué dans une large mesure à précipiter cette décadence. Oui, si le christianisme christologique n'avait converti que des Juifs, nous ne connaîtrions peut-être pas les dogmes de la Trinité et de l'Incarnation. Ce sont des dogmes grecs. Seule la philosophie hellénique peut nous faire comprendre la théorie du *Logos* incarné, c'est-à-dire de cet être irréel échappé aux conditions du temps et de l'existence terrestre. D'autre part, notre théologie a été construite à peu près tout entière sous sa forme actuelle, à une époque et dans des écoles où le système d'Aristote dominait tous les esprits.

— Je ne contredis pas à ces observations, Monsieur Loëtmol. Mais, ajouta M. Renold, c'est la formule romaine qui a fixé le dogme, c'est l'esprit latin qui a donné à notre théologie son tour déductif. L'esprit grec est un esprit de recherche et de libre examen ; c'est celui de la Renaissance, c'est la pensée même de la Réforme, celle de la Révolution, c'est la pensée de notre culture laïque et moderne. Ce n'est pas l'esprit qui a prévalu dans notre théologie. Cette métaphysique religieuse est par trop matière de système, dispute d'école. De là tout un abîme entre le mot et la chose quand on parle de catholicisme. La théologie a fermé pour ainsi dire la

pensée de Jésus à ces foules que devait nourrir le pain de sa parole.

— Quel paradoxe impie !

— J'explique ma pensée, Monsieur Dulien, pour vous bien faire comprendre comment la théologie a fait tomber le christianisme de l'universel dans le particulier.

En coulant successivement l'Evangile dans le moule de l'Alexandrinisme et dans celui de l'Aristotélisme, la théologie a fait un système, c'est-à-dire une doctrine nécessairement circonscrite, sujette à la discussion, au discrédit et à la caducité de tous les organismes qui s'immobilisent. La religion de Jésus est ainsi devenue une science, c'est-à-dire une spécialité, la chose d'un petit nombre. N'a-t-on pas vu des missionnaires, conscients comme moi de l'inaptitude des masses à ces spéculations religieuses, déguiser la théologie pour n'annoncer que l'Evangile et placer tout l'attrait du christianisme dans la figure de Jésus ?

— Je suis du même avis, observa froidement Monsieur Loëtmol. Il semble bien, comme je le lisais dernièrement, « qu'on ait à plaisir compliqué la Bonne nouvelle. On a dressé en face du Christ historique des trois premiers Evangiles, le Christ théologique de Paul. On a substitué un doux prophète de la Galilée à l'homme douloureux et divin du Calvaire, ce deuxième Adam qu'enfanta l'imagination de l'Apôtre, cet Adam miraculeux dont le sacrifice devait

faire oublier à Dieu la désobéissance du premier homme et dont le sang rédempteur devait sauver l'humanité en apaisant la colère de Dieu » (1).

Finalement le dogme christologique n'a plus été qu'un bizarre amalgame produit par la fusion de la culture judaïque et de la culture hellénique, l'une très simple, l'autre très complexe.

De là une théologie savante accessible évidemment aux esprits les plus cultivés, mais qui ne peut pénétrer dans la masse qu'en y subissant les plus graves déformations.

Aussi bien, quand on songe à l'ignorance crasse de ceux qui font profession extérieure de catholicisme, on se demande involontairement par quel miracle on pourrait réussir à secouer le sommeil séculaire de tant d'autres nations assises à l'ombre de la mort.

N'est-ce pas un leurre que cette politique mondiale de l'Eglise ? Et le flambeau allumé par Jésus pour faire le tour de l'univers ne paraît-il pas plutôt prêt à s'éteindre dans l'indifférence de notre monde occidental ?



— Je confesse, répondit l'abbé Labruyère, qu'une religion à dogmes clos se prête malaisément à l'édification d'une croyance universelle. Le catholicisme

(1) Etienne Giran.

de l'immense majorité des fidèles, le catholicisme du peuple n'a jamais connu que les conclusions de notre dogmatique, son esprit reste fermé aux ratiocinations exégétiques ou métaphysiques. Mais l'universalisme chrétien ne tient pas, j'imagine, au bout d'une formule intellectuelle.

— Et quelle autre formule, Monsieur l'abbé, remplacera, selon vous, la formule intellectuelle ?

— La formule de Celui qui a dit : « Je suis la vie ». Oui, Monsieur Renold, la formule de vie, « celle qu'aucune autre n'a encore remplacée » (1). Et voilà, si je ne m'abuse, la vraie formule de l'universalisme chrétien.

Je ne crois pas que l'Eglise impose jamais au monde l'universalité de sa doctrine. Mais tant qu'il y aura des hommes qui peinent, travaillent et pleurent, tant qu'il y aura des âmes inquiètes devant le mystère de l'infini, tant que le cri de détresse sortira d'un cœur humain pour appeler le secours invisible, l'Eglise reprendra son refrain divin : « Je suis l'humanité souffrante. Je souffre avec ceux qui souffrent, je lutte avec ceux qui luttent, j'aime avec ceux qui aiment, je marche avec ceux qui cherchent Dieu et qui suivent le Christ sur cette terre et dans le ciel. Je suis la Vie, la vie normale de l'esprit, du cœur et de la volonté, la vie éprise de progrès, de justice, d'amour, la vie s'élevant jusqu'à l'âpre cîme du sacri-

(1) Ernest Dimnet.

fice pour redescendre en pitié, en tendresse et en soulagement jusqu'aux bas-fonds où saignent les détresses du corps et de l'âme. Va, marche, cherche, combats, donne-toi pour oublier le Calvaire que tu montes, ne songe pas à t'endormir sur la pierre où le Maître ne put jamais reposer sa tête ; ne demande jamais à Dieu que de saints labeurs, ne sollicite jamais des hommes que leur pardon pour les défaillances de ton dévouement. La vie vraie, c'est le sacrifice entier et constant de soi-même par un acte sans cesse renouvelé d'énergie. Et moi, Eglise du Christ, moi qui suis la vie en Dieu manifestée dans l'humanité, moi je te tromperais, si je te promettais ici-bas une paix exempte d'inquiétudes et de douleurs. Moi, Eglise, je ne serais plus la vie, si j'immobilisais ta pensée dans la contemplation de ton âme et ton effort dans une résignation paresseuse aux iniquités triomphantes. Mes cantiques sont faits pour aguerrir les cœurs et non pour bercer la misère humaine. Mais si je te dis de marcher malgré les obstacles, c'est que je veille sur toi, ma main t'empêchera de glisser sur les pentes dangereuses et ta volonté se fortifiera au contact de ma volonté. »

Voilà, Monsieur Renold, la doctrine de vie.

— Cette doctrine, Monsieur l'abbé, ne ressemble en rien à une prédication d'ataraxie. Elle exalte la beauté du dévouement et de l'effort moral sans leur faire perdre contact avec les réalités terrestres, je veux dire, sans diminuer leur valeur par l'espoir des

salaires d'outre-tombe. Certes, les divines compensations promises au chrétien résigné et soumis sont bien capables de soutenir son courage dans les heures difficiles. Les hommes sont de grands égoïstes. Il leur sera toujours doux de penser qu'en semant ici-bas dans les larmes, ils se préparent à moissonner ailleurs dans les chants d'allégresse. Ne tarissons pas les sources du dévouement et de l'amour en supprimant les récompenses posthumes du paradis. La vie est d'ailleurs radicalement mauvaise et très rares sont ceux qui voudraient la vivre pour la simple et noble grandeur de l'action. La justice des hommes sera toujours imparfaite, et cette justice même parfaite se brisera sans cesse contre l'injustice des choses. Elle ne supprimera jamais l'accident, l'astre qui tombe et vous écrase, le faux pas qui vous meurtrit ; mais derrière le monde si misérable qui est le nôtre, elle saura toujours retrouver un monde où toute pitié ne sera plus une défaite, toute franchise un recul et d'où seront bannies toute brutalité et toute laideur. Heureux ceux qui peuvent mettre leur espoir en ce monde meilleur ! Tant d'autres moins confiants s'écrasent de travail pour ne pas mourir de chagrin.

Mais nous oublions le dogme, Monsieur l'abbé, dans nos disgressions sur les beautés de la vie intense et les sanctions d'outre-tombe. Or, ce dogme ne craignez-vous pas d'en ruiner les fondements par cette substitution de la formule de vie à la formule intellec-

tuelle ? Et si le dogme change que devient la morale dont il est le principe ?

***

— A dire vrai, Monsieur Renold, je ne change rien. En fait, chaque formule de notre dogmatique reçoit chez nous autant d'interprétations qu'il existe d'esprits pour en prendre connaissance. Chaque esprit a sa manière de voir les choses, de conditionner en quelque sorte la vérité. Puisque nos conceptions sont si diverses, la prétention du dogmatisme à poser la vérité comme une borne à nos investigations paraît mal fondée. La vérité est chose vivante et nous sommes nous-mêmes la vérité vivante, en ce sens que nous vivons d'autant plus nous-mêmes que la vérité est plus intimement mêlée à notre pensée et par notre pensée à nos actes.

— Je ne voudrais point vous peiner pour si peu, Monsieur Dulien, bien qu'à mes yeux toute doctrine philosophique ne soit qu'une théorie échafaudée par des rêveurs. Mais revenons à l'histoire qui est de base moins incertaine que la philosophie. Elle nous mettra en présence d'un fait qui se présente comme la suite de l'impérialisme romain, et partant comme la réalisation systématique et progressive de l'universalisme chrétien. Et ce fait marque, en somme, le démembrement et la ruine de la catholicité : Le saint Empire romain était un leurre, la grande chi-

mère de ces autres rêveurs politiques et religieux qui travaillèrent à rendre la vie à des choses mortes.

Oui, cherchez dans toutes ces querelles plus ou moins byzantines qui séparèrent religieusement le monde slave et le monde anglo-saxon du monde latin, cherchez dans tous ces démembrements successifs de la vieille chrétienté, cherchez la cause première de la ruine de l'empire théocratique, vous trouverez partout le Romanisme. Ce qui était romain fut identifié à l'élément chrétien, ce qui ne pouvait plus vivre à ce qui devait vivre.

— Et le césarisme ecclésiastique, conclut M. Loëtmol, a étouffé ainsi la catholicité dans l'œuf. Ce fut la faillite de l'unité chrétienne.

— Cette magistrature universelle du chef de l'Eglise était cependant dans la logique des choses, observa l'abbé Labruyère. L'établissement merveilleux du christianisme dans le monde conduisait à l'établissement d'une monarchie chrétienne identifiée avec le monde. « Le successeur du pêcheur l'emportant sur celui des Césars ; l'emblème d'un homme né dans une étable et mort sur la croix remplaçant l'aigle sur les étendards romains ; les basiliques chrétiennes prenant la place des temples, la gens *lucifuga* sortant des catacombes et maîtresse au Capitole ! ». Il faut, comme on l'a très justement observé, la paresse de l'esprit pour nous empêcher de sentir que ces choses inouïes devaient paraître miraculeuses à ceux qui en étaient les témoins. Cet Occident qui

était tout l'univers pour les hommes du moyen-âge, cet Occident tout rempli par l'Eglise, ses cathédrales, ses monastères, son idéal et son enchantement n'apparaissait-il pas comme une image de la cité céleste et le gouvernement divin ne devait-il pas avoir son application sur la terre ? La République chrétienne pouvait-elle être autre chose que l'empire du monde? Et n'est-on pas en droit de conclure que la catholicité fut une idée chrétienne plutôt qu'une idée romaine ?

— Mais la catholicité fut-elle historiquement autre chose qu'un rêve ?

— Dites plutôt un idéal, Monsieur Loëtmol.

— Un idéal irréalisé, Monsieur l'abbé.

— Et à réaliser, ajouta Monsieur Léon Dulien.

— Disons mieux, reprit l'abbé Labruyère, c'est un idéal qui se réalise tous les jours, mais il n'est pas celui que vous croyez. Si l'on doute de le rencontrer jamais, c'est qu'on le cherche où l'on est sûr de ne pas le trouver.

— Le catholicisme idéal se trouverait donc, Monsieur l'abbé, où nous ne l'avons pas encore cherché ?

— Vous l'avez dit, Monsieur Loëtmol. Mais ne nous arrêtons pas aux apparences. Que l'Eglise dite catholique ait pris, en se modelant trop complètement sur l'Empire romain « une forme que rien n'eût pu faire présager dans les dix ou quinze ans où, étant déjà elle-même, elle s'abritait dans le Temple et se distinguait de la synagogue par presque aucun

signe extérieur ». Qu'en prenant cette direction inattendue le Christianisme ait coulé, pendant tant de siècles, dans un lit vraiment trop étroit pour des hommes qui, comme nous, n'enferment pas l'Univers dans le seul Occident ? Que la politique mondiale des souverains pontifes ait trouvé dans le développement des nationalités l'instrument de sa ruine ? Que les conclusions de la science aient réduit à néant les prétentions des théologiens à l'infaillibilité universelle ? Qu'en un mot tous les moyens humains mis au service de la croyance universelle aient nui plutôt qu'aidé à l'édification de cette grande synthèse ? Qui pourrait le nier ?

Mais il est juste peut-être de se demander si cette forme romaine de Catholicisme était dans le plan providentiel ou dans l'esprit du théologien médiéval. Si elle était en effet dans les desseins de Dieu, on ne comprend guère l'insuccès de l'universalisme chrétien. Le monde romain semble bien en effet avoir été préparé providentiellement pour l'établissement et le développement du christianisme. La nouvelle religion a conquis droit de cité dans l'Empire malgré toutes les résistances qu'il devait y rencontrer. Les Pères de l'Eglise ne font pas d'ailleurs difficulté de l'avouer. « C'est Dieu, disait Prudence, qui a soumis tous les peuples aux Romains pour préparer les voies au Christ ». Les barrières élevées entre les peuples par les différences de constitution sociale se trouvaient ainsi supprimées et la langue grecque répandue dans

toutes les provinces devenait le moyen de communication indispensable pour la prédication et la diffusion rapide d'une doctrine. Cette *langue universelle* était donc comme le véhicule providentiel de la *religion universelle.*

Mais il ne faut pas oublier que l'Empire romain était à peu près tout l'univers dans la géographie de cette époque. L'universalisme de la politique, de la langue et de la religion n'avait par suite qu'une valeur relative. L'objection reste donc avec toute sa force contre la forme romaine du Catholicisme comme forme exclusive de la religion universelle.

Car si Dieu avait voulu imposer à tous les hommes cette forme religieuse il aurait, ce semble, achevé, sans qu'il lui en coûtât davantage, la réunion, non du monde méditerranéen, mais du monde entier sous la domination de Rome.

— L'histoire de l'Eglise nous rapporte cependant que la prédication de l'Evangile dépassa les limites du monde romain, dès les temps apostoliques. Thomas, par exemple, prêcha jusqu'aux Indes où le suivit Barthélemy. C'est ainsi, dit Léon Dulien, que Jésus rencontra Boudha.

— La rencontre des deux plus pures lumières que Dieu ait données aux hommes pour les guider ! ajouta Joseph Renold.

— Si la fusion de ces deux lumières ne put s'opérer...

— Il n'y eut pas fusion, Monsieur Dulien, parce

qu'il n'y eut pas rencontre, sous l'ère apostolique des deux grandes religions de l'Orient et de l'Occident. Lorsque les Romains parlaient des Indes, ils parlaient probablement de l'Arabie méridionale, ils ne donnaient pas le nom d'Indes au pays que nous appelons aujourd'hui l'Hindoustan.

Mais la question qui nous occupe échappe à ces contingences. Si la religion catholique c'est-à-dire universelle n'était, comme beaucoup le croient encore, qu'un système de théologie et de politique; si, pour justifier son nom, elle devait se faire accepter comme le culte unique de l'humanité ; si elle ne représentait enfin que l'œuvre du passé, on aurait sans doute quelques raisons de parler de la faillite du catholicisme, et les âmes vraiment religieuses n'auraient qu'à suspendre leurs regrets « aux images trompeuses d'un âge d'or qui ne fut jamais. »

Le Catholicisme n'a jamais fait l'unité religieuse, et nos prévisions humaines n'augurent pas un sort meilleur pour l'avenir.

Mais le catholicisme évangélique est avant tout un Esprit, l'Esprit vivant de Dieu soufflant sur le monde et réunissant les hommes, malgré toutes les barrières confessionnelles, dans un fraternel amour et dans la pratique généreuse du devoir. Avoir l'esprit catholique, c'est avoir l'esprit universel, cet sprit du Maître disant à ses disciples : Allez et enseinez toutes les nations. Et ceux-là sont de vrais atholiques qui travaillent, comme dit notre ami

Loëtmol, non pas à imposer à tous les hommes la même forme religieuse, mais à former avec tous les hommes l'assemblée des enfants de Dieu. Et ceux-là préparent peut-être le catholicisme qui sera demain, je veux dire : la communion de toutes les âmes de bonne volonté.

— Ma joie est grande, cher Monsieur l'abbé, de trouver sur les lèvres d'un prêtre un écho si fidèle de l'appel prophétique à la religion universelle : « Elargis, élargis ta tente, agrandis l'étendue de ta demeure, ne retiens pas, allonge tes cordages. Le Saint d'Israël ton libérateur est le dieu d'Israël ». Voilà bien la formule du catholicisme de demain et cette formule ne fait que résumer la pure tradition du Judaïsme.

J'ose pourtant vous le demander, Monsieur l'abbé, Cette belle doctrine qui fait tomber les murailles de séparation entre les croyants des diverses confessions, cette large doctrine de tolérance que contredit non seulement le passé de Rome mais encore la triste formule théologique : « Hors de l'Eglise point de salut », oui, mon ami, votre théorie de l'universalisme chrétien traduit-elle la foi catholique ou la foi de l'abbé Labruyère ?

— Ces deux fois n'en font qu'une, Monsieur Loëtmol. Vous ne voudriez pas m'outrager en pensant le contraire.

Ma théorie de l'universalisme chrétien n'est pas, croyez-le bien, un expédient de polémique, une inter-

prétation individuelle et arbitraire. Elle est fondée sur la célèbre et très ancienne distinction du *corps* et de l'*âme* de l'Eglise. Le corps c'est l'Eglise *visible*, la réunion des personnes qui font profession extérieure de la foi catholique, bien que souvent elles la démentent par leur conduite. L'âme, c'est l'Eglise *invisible*, la réunion des hommes de bonne volonté, droits de cœur et de conscience. C'est l'Eglise où peuvent se mêler en une seule âme, sans distinction de communion, les âmes de tous ceux qui prient sur la terre, de tous ceux qui, par des regrets ou par les tourments d'une pensée inquiète, ou par les appels de leur souffrance cherchent Dieu dans l'amour des hommes et la pratique du devoir.

Est sauvé quiconque appartient à cette société illimitée d'âmes religieuses. Telle est la bienfaisante doctrine qui doit servir à l'interprétation de la maxime fameuse: « Hors de l'Eglise point de salut », et qui peut corriger toutes nos théories moyenâgeuses sur l'intolérance en matière de religion. Nos docteurs catholiques sont, après tout, bons princes. Ils comptent la bonne foi à toute conscience sincèrement religieuse comme l'excuse légitime de son erreur. Et c'est justice, comme disent Messieurs de la Basoche. Si la foi, en effet, est le plus grand don de Dieu, la bonne foi est le plus grand mérite de l'homme.

— On peut donc conclure, ajouta M. Léon Dulien, que l'homme est sauvé par sa bonne foi encore plus que par sa foi.

— Et nous avons, continua M. Loëtmol, la théorie de l'Eglise universelle.

— La théorie de nos plus anciens docteurs, celle des Justin, des Clément d'Alexandrie, et des Augustin, et nos modernes théologiens enseignent, à leur tour, ajouta l'abbé Labruyère, que ceux qui ont vécu et qui vivent encore d'une vie toute de raison sont aussi sous la bienfaisante influence de l'esprit divin.

— C'est trop de bonheur en un jour, puisque chrétien sans dogmes ou païen sans dieux, je me découvre enfin citoyen de l'invisible et universelle Eglise. Car, je suis de ceux qui ont franchi les murs de l'étroite enceinte confessionnelle pour vivre dans le ciel ouvert en pleine lumière, regardant au loin et tout autour de moi, voyant avec mes propres yeux, écoutant avec mes propres oreilles et suivant la vérité humblement mais résolument, quoique ardue ou solitaire que soit la voie où elle conduit. Je suis citoyen de l'invisible et universelle Eglise... répéta M. Joseph Renold.

— Oui, mon ami, observa l'abbé Labruyère, vous êtes d'une Eglise assez grande pour s'ouvrir indistinctement à tous ceux qui cherchant Dieu et son Christ se rencontrent dans une communauté supérieure d'aspirations et de prières.

***

— Qu'est-ce que Dieu, murmura tristement notre philosophe, et comment obtenir droit de cité dans votre Eglise universelle si l'on ne croit point en Dieu ni en Jésus-Christ son premier né ?

— Ne faisons pas à Dieu, mon cher ami, l'injure de le définir. Qui donc a dit que chaque fois que Dieu est défini, il est fini. Les secrets de l'essence divine sont insondables. L'homme a malheureusement l'habitude d'envisager tout ce qui est en dehors de lui par rapport à lui-même. Il a donné à Dieu une imagination semblable à la sienne, une providence adéquate à ses désirs, une justice et une bonté qui feront dire encore bien longtemps que si Dieu a créé l'homme à son image, l'homme aussi à créé Dieu à sa taille.

Qu'est-ce que Dieu ? Les uns le cherchent dans Celui qui fait lever son soleil sur les bons et même sur les méchants ; les autres, croyant au contraire qu'il ne s'occupe que des dévots qui le servent, l'associent à toutes leurs ambitions pieuses. A lui la guérison des maladies, à lui le soin d'assurer la victoire des candidats de l'Union libérale et des candidats au baccalauréat. Il règle tout, il décide de tout.

Qu'est-ce que Dieu ? Monsieur Renold, c'est en

aimant tout ce qui est vrai, bon et beau que vous découvrirez l'autel du Dieu inconnu, c'est en croyant à la conscience que vous aurez foi en l'existence de la réalité invisible que cette conscience pressent comme l'éternelle justice et qu'elle révèle comme l'éternelle vie.

La prière humble du publicain, le geste pieux des liturgies saintes préparent l'acte de foi, un jour vient où le cœur ne dément plus les paroles que murmurent les lèvres. Et déjà, l'on est chrétien, Monsieur Renold, on est membre de cette Eglise universelle, quand sans croire encore au Père on se conduit, ainsi que vous le faites, comme si l'on y croyait.

— Beaucoup, Monsieur l'abbé, croient encore au Père, dit M. Loëtmol, qui ont perdu la foi en la divinité de son Fils Jésus. Le croyant qui, arrivé au doute et conduit par le doute aux études critiques, voudra raffermir sa foi en vérifiant ses titres ne fera jamais que s'agiter et peiner dans le même cercle vicieux. Trop de faits acquis à l'histoire arrêteront, aux premiers pas, le retour de la croyance. Comment reconnaître à Jésus-Christ une divinité que les premiers chrétiens n'admirent pas ? Comment croire à la résurrection de Jésus dont ces mêmes chrétiens ne surent rien ? Il n'est pas douteux qu'il faille entendre les choses comme les premiers chrétiens les ont entendues.

— Vous me permettrez, Monsieur Loëtmol, de ne point tenir encore pour acquis à l'histoire des faits

sur lesquels la critique discute toujours. Variables du reste sont les règles de la critique, celles-ci valent ce que vaut le jugement de celui qui les applique. Quant à l'histoire, souffrez que j'ose vous le rappeler, plus d'un chez nous ne la voit pas encore dans l'Evangile à titre d'histoire proprement dite, mais plutôt comme un cadre dans lequel se développe, du commencement à la fin, un enseignement moral et religieux. Je n'éprouve, d'ailleurs, aucune peine à reconnaître que les preuves traditionnelles de la divinité du Christ : vérité des prophéties, grand nombre des miracles, diffusion rapide du christianisme, témoignage des martyrs, seraient actuellement sans effet pour le raffermissement de votre foi. Mais la croyance est une œuvre de la volonté et du cœur autant que de l'intelligence. Qu'importe, au fond, l'élément intellectuel ou moral qui la détermine, si le résultat obtenu est le même. Les philosophes de l'antiquité nous recommandent de chercher la vérité « avec une âme bien préparée, soigneusement purifiée »; c'est assez dire, et Dieu me garde de vous donner des conseils. Laissez-moi toutefois vous inviter à vivre comme Jésus pour l'aimer. Et le jour où vous aimerez Jésus, l'heure du réveil religieux sera proche, vous entendrez le Verbe qui répondra à toutes vos questions, le Verbe qui sera la formule adéquate de votre pensée entière. Et sur l'autel élevé dans votre cœur au Père qui est aux cieux, il y aura, je l'espère, une place pour le Fils qui souffrit de nos douleurs

et donna à l'homme la révélation la plus familière et la plus aimable de Dieu.

— Préparons donc, ajouta M. Léon Dulien, le catholicisme de demain en édifiant dans le culte en commun de tout ce que l'on croit et adore, de tout ce qui peut rendre l'âme plus généreuse et la vie meilleure, « le temple désiré des frères unis par le même amour ».

— Et nous aurons achevé l'Eglise catholique, dit l'abbé Labruyère.

. . . .

La nuit était sombre et froide. Des cristaux de glace tapissaient de lourdes feuilles de fougère les vitres de mes fenêtres et dérobaient la vue de l'observatoire et du sanctuaire qui, sur la colline d'en face, ressemblaient à deux forteresses préposées à la garde de mon *home* solitaire. Ce jour-là, l'Etoile bleue ne vint pas montrer sa lumière amie...

Mais les chemineaux de la vérité avaient senti passer sur leur tête le souffle de l'Esprit universel et, tout là-bas, tout là-bas, au-dessus des Eglises particulières et dans l'effacement des frontières confessionnelles, leur raison et leur cœur avaient entrevu comme une cité immense placée sur la crête des montagnes pour luire à tous les yeux et attirer tous les peuples... « *Domus Domimi præparatus in vertice montium, ad quem fluunt omnes populi* ». (1)

(1) Mich. IV. 1 ; Is. 11, 2.

CHAPITRE IV

SOUS L'ÉTOILE BLEUE

Mardi 12 février.

Carnaval et Mardi gras ! ces deux mots tombent comme des masques bachiques sur les marches du monument que j'élève pieusement à la mémoire de mes chers habitués du mardi. Carnaval et Mardi gras, vous n'éveillez en moi qu'un regret douloureux. La porte de mon petit salon ne s'ouvrira pas aujourd'hui aux amis du solitaire. Chaque mardi, vers quatre heures, leur entrée apportait une joie dans ma vieille tour d'ivoire. Cette joie est réservée à d'autres. Les fêtes de famille ne sont pas toujours des fêtes pour l'amitié.

Je suis bien seul aujourd'hui, j'essaye du moins de croire à la réalité de ma solitude. C'est une impression de cette nature que verse dans mon âme le calme assoupissant et subtil de mon cabinet de tra-

vail. Et je songe, malgré moi, à cette paix de l'ascète boudhiste dont les jours, comptés à la marche du soleil, coulent au pied de l'arbre, je vois ses jambes repliées, ses yeux aux nuages, son être tout entier dans l'inertie rigide de la contemplation.. Un souffle d'air passe, tandis que rêve mon sage, sous les cathédrales fleuries de la forêt ; ce souffle aérien rythme dans une harmonie de cantique les notes d'or du jasmin et le timbre frêle des lotus et la senteur puissante des lis sauvages qui croissent au bord des étangs. Et c'est, dans le balancement des formes, des parfums, des couleurs, une joie tendre et religieuse de paradis. Ainsi apparaît au solitaire hindou l'harmonie de l'univers dans la solidarité de toutes les choses.

Je suis seul et mon âme de solitaire ne peut s'évaporer dans ce paradis oriental des couleurs, des parfums et des formes. Et je sens cependant la fraternité de tous les êtres dans ce regard bienveillant et plein de pitié pour ma solitude de ma vieille chatte qui vient se frotter contre mes jambes en accompagnant sa caresse d'un ronron doucement amical.

Je suis seul, et quand je lève les yeux vers toi, chère lampe, qui veilles sur mes nuits laborieuses, tout un monde de pensées semblent s'échapper de mon cerveau pour voler, se mêler et s'entrechoquer dans le nuage laiteux dont une clarté doucement tamisée enveloppe ta robe de porcelaine blanche. Et je perds l'illusion de la solitude au contact de cette vérité

d'ordre plutôt banal que l'homme n'est jamais moins seul que lorsque la conscience de son être humain rentre en lui, qu'il n'est jamais plus entouré que dans les heures paisibles où les voix du dehors font silence autour de sa tête.

Je retrouve, en retour, cette autre illusion charmante que je vais encore échanger de graves pensées sur l'avenir des religions avec les amis qui ne sont plus là pour me traduire leurs espérances et leurs regrets. J'aime du moins à parcourir par la pensée le long ruban de route qu'ont foulé les chemineaux de la vérité. Et je me plais à constater que j'ai fait comme Ulysse un beau voyage, en compagnie de mes chers habitués du mardi.

L'issue du voyage, la route elle-même est toujours incertaine quand l'on marche, à la simple clarté d'une Etoile, vers des terres nouvelles. Nous avons marché, à l'aventure, au gré de nos pensées capricieuses ; ce que nous avons trouvé n'est peut-être pas ce que nous avions cherché. Je ne crois pas cependant que nous nous soyons promené en vain ; nous ne rentrons pas les mains vides.

Oui, nous étions partis pleins de confiance à la recherche de ce Temple inconnu où les peuples, fatigués d'écrire les annales du monde avec du sang, verraient un jour se fondre toutes leurs dissonances religieuses dans l'harmonieuse unité d'une croyance supérieure. Quel rêve ! Et nous avons fait ce rêve Avons-nous trouvé cette Eglise ?

Sur notre chemin toutes les grandes religions vinrent s'offrir à nous pour remplir ce rôle d'Eglise universelle ; toutes avaient sorti de la poussière de leurs archives saintes un *credo* de vérités révélées propre à réaliser l'unité de foi. Il nous parut que ces religions pouvaient répondre dans une certaine mesure aux besoins spéciaux d'une race et d'un peuple, mais qu'aucune d'elles ne possédait et ne pouvait posséder autant de titres à la *catholicité* que la religion fondée par Jésus-Christ. Et nous allions saluer dans la vérité descendue de l'arbre de la Croix et adaptée aux aspirations de l'âme moderne, la vérité en marche pour sceller la fraternité des hommes, de tous les hommes dans la paternité de Dieu ; nous avions entrevu dans le lointain des âges, les conquêtes illimitées du catholicisme qui sera demain, quand un regard jeté fortuitement sur le catholicisme qui était hier, qui peut-être est encore aujourd'hui, faillit emporter notre rêve.

Crainte d'une heure ! Vaine crainte ! Notre rêve illumine encore les horizons vers lesquels nous nous avançons; il est pareil à cette Etoile bleue qui, chaque soir, vient promener sa lumière amie sur le chemin noir. Rêve des âmes éprises d'idéal et assoiffées du divin ; Etoile bleue des chercheurs de vérité, c'est à ta clarté que nous avons découvert sous la multiplicité des doctrines, des rites, des institutions et des symboles cette invisible Eglise annoncée par les Prophètes et saluée par les Docteurs pour devenir le

Temple universel des adorateurs en esprit et en vérité !

Mais quel est ton nom, ô Eglise universelle, Eglise de l'avenir ? Mes amis se plaisent à saluer dans l'Eglise de Jésus le Temple ouvert à tous les hommes de bonne volonté. C'est elle qui doit réaliser ce rêve de solidarité, d'unité si heureusement résumé dans le mot de catholique, c'est elle qui apporte à l'humanité « le programme prophétique » de la société religieuse de demain. Mes amis invoquent l'autorité de Justin, de Clément et d'Augustin pour justifier l'orthodoxie de leurs espérances. La version des interprètes n'a-t-elle point dépassé la pensée de ces docteurs ? Quand on scrute de plus près les textes qui servirent à édifier cette consolante théorie de l'âme de l'Eglise, on reconnaît bien vite qu'elle n'a d'autre sens que la justification de la bonne foi en matière religieuse. Cette conclusion conduit, il est vrai, en droite ligne à l'effacement des frontières confessionnelles, elle élève invinciblement une pensée conciliante au-dessus de toutes les Eglises pour y trouver, dans la diversité des crédos et des rites, la grande âme collective formée de toutes les âmes placées sous la bienfaisante influence de l'esprit divin. Mais à vouloir élargir l'âme catholique jusqu'à l'effacement de ses traits distinctifs, ne risque-t-on pas de déchirer de haut en bas la tunique sans couture de Jésus ? Cette âme, en vérité, me paraît assez grande pour unir dans un même amour tous

les hommes frères par la douleur et frères aussi par l'espérance. Je crois fermement avec mes amis à la divine mission de l'Eglise pour guider à la recherche du salut une humanité diverse par les moyens et une par le but. Je reconnais cependant que ma croyance aurait un autre objectif si j'avais été élevé dans une autre tradition religieuse. Et je comprends qu'un Chinois, un Arabe, un Bassoutos hésite à sanctionner ma théorie chrétienne de l'âme de l'Eglise.



Qu'on ne dise pas surtout, devant ce sommaire inventaire des richesses rapportées de notre Odyssée à travers les grandes religions, que nous rentrons dans notre patrie aussi pauvres que nous en étions partis. Notre voyage eut ses profits. Comptons plutôt notre recette.

En recherchant l'unité de croyance nous avons reconnu que notre dogmatique chrétienne restait encore inaccessible à l'esprit des autres religions, nous avons du moins affermi en nous cette conviction que le Christ était bien Celui en qui la vie divine était parvenue à son plus haut développement ; nous avons ainsi reconnu que l'exemple sublime et incomparable offert par la vie et la mort de Jésus était le plus beau modèle religieux offert au monde.

La qualité de cette belle figure pouvait nous faire oublier les figures moins divines rencontrées sur

notre chemin, nous avons au contraire retiré du boisseau où l'ignorance et le pharisaïsme les tinrent si longtemps cachés tous les éléments de vérité, de bonté et de beauté épars dans les autres religions, car c'étaient les rayons de « cette raison éternelle à laquelle tout le genre humain participe ». Et dans cette diversité même de croyances il n'est point vrai que nous n'ayons pas trouvé l'unité.

Nous cherchions sans doute ce Temple encore inconnu qui deviendrait l'Eglise, la synagogue, la mosquée, la cité religieuse de tous les hommes de bonne volonté. Nous n'osons point dire que nous avons rencontré cette demeure idéale où les Boudhistes, les Musulmans, les Juifs viendraient, un jour, chanter le même *credo* sur l'action divine, le libre arbitre et la vie future. Mais nous cherchions aussi une philosophie religieuse qui faciliterait aux hommes la réalisation de leur rêve d'unité et de solidarité. Et c'est ici l'occasion de répéter que nous ne rentrons pas les mains vides.

Nous avons pu constater d'abord que si les grandes religions diffèrent l'une de l'autre par leur conception du divin, elles visent toutes à l'achèvement du monde moral par l'établissement du règne de la justice. Elles arrivent ainsi à formuler d'une manière plus ou moins précise les lois générales qui doivent guider la conduite humaine. Les dogmes choquent les dogmes au milieu de ces doctrines si souvent disparates, mais du chaos théologique des

disciplines religieuses se dégagent sans peine ces deux idées, l'idée d'une puissance supérieure d'où dépendent tous les êtres et celle des lois universelles qui ont réglé la conduite de la vie durant des siècles. Dieu et le devoir, tels sont donc les pivots de toutes les théologies. Dieu est conçu et restera conçu sans doute suivant nos hypothèses et nos rêves sur le train de l'univers, chaque religion gardera sa métaphysique, c'est-à-dire sa philosophie du divin, mais le devoir qui n'est que la traduction des lois de la vie, le résumé de la commune expérience des hommes, tend nécessairement à faire régner partout la même justice. Une même foi en cette justice générale respire d'ailleurs dans toutes les œuvres religieuses du monde. Je n'affirme pas, certes, que toutes les religions sont également bonnes. Je suis pourtant de ceux qui estiment qu'en matière de croyance ce qui importe pour la pratique du bien et l'amélioration de la vie morale, c'est moins la figure particulière sous laquelle le Boudhiste, le Chrétien, le Musulman, le Juif conçoivent Dieu et l'âme, la nature et l'esprit, la liberté et la grâce, l'absolu et le contingent, que la quantité d'induction positive qui a pris corps dans ces symboles, que les principes directeurs qui influent sur la conduite de la vie. Toutes les grandes religions représentent en effet ce qu'il y a d'essentiel, de permanent et d'universel dans l'idée religieuse, quelle qu'en soit la genèse : révélation primordiale faite à la conscience humaine ou

commune expérience des hommes. Voilà pourquoi tout observateur que l'esprit de parti n'aveugle point reconnaîtra sans peine dans les croyances de tous ceux qui croient et qui prient le plus noble soutien de leurs jours douloureux, le plus puissant élément de vitalité morale et sociale et parfois le plus grand pouvoir d'apaisement pour les inquiétudes de l'esprit.

La théorie de l'âme de l'Eglise n'est donc point vaine quand elle éclaire son enseignement à la lumière de cette large philosophie religieuse. Je n'en connais du moins point d'autre pour diriger les hommes à la recherche de l'unité de la croyance. L'avenir n'appartient pas aux synthèses dogmatiques. Les conceptions du divin et de tout l'ordre surnaturel sont trop diverses pour réunir tous les esprits dans une même et seule foi. La théorie et les instruments de la morale varient aussi avec les religions, comme le prouvent les doctrines disparates professées par les Boudhistes, les Musulmans, les Juifs et les Chrétiens à l'égard du libre arbitre de l'action divine et de la vie future. Mais toutes ces doctrines proclament leur foi en l'ordre moral du monde, elles comportent toutes le règne de la justice, elles tendent toutes, en un mot, à confirmer l'excellence du primat de l'action. Voilà, si je ne m'abuse, le terrain de l'union entre tous les croyants de bonne volonté : Faire de la justice, agir toujours en vue d'une plus haute justice. Si essentiel que puisse être au Chris-

tianisme, par exemple le dogme de la Rédemption, parce que ce dogme est pour nous un des instruments de la justice divine, il ne saurait empêcher aux croyants des autres religions de s'unir avec les Chrétiens dans leur foi en l'ordre moral du monde, alors même qu'ils refuseraient d'accepter ce moyen spécial de leur théologie. Qu'importe, ici, la diversité des chemins s'ils doivent tous converger au même but : à une meilleure conduite de la vie, à une plus large fraternité, à une plus grande justice !

Ah ! ce n'est pas sans doute tout le rêve réalisé, le beau rêve d'unité poursuivi par mes amis sur les routes lointaines qui vont des collines de la Galilée et des sommets du Sinaï aux déserts de l'Arabie et aux blanches cîmes de l'Himalaya. Mes amis peuvent encore reprendre l'escarcelle et le bâton du pélerin, ils rencontreront partout des hommes qui se croyaient séparés et qui seront transportés de joie en reconnaissant qu'ils parlent la même langue maternelle de charité et de justice, mais des jours et des jours passeront avant qu'ils découvrent et rapportent dans mon *home* l'accord exact de la croyance universelle avec les réalités du monde supérieur.

Est-ce que l'unité des esprits se réalisera jamais dans l'âme religieuse ? L'union des cœurs reste du moins l'idéal. Elle se fera, elle se fait déjà, comme elle s'est toujours faite dans cette communauté d'âmes libres et généreuses dont aucun fétichisme déprimant n'a encore dégradé le rêve, dont aucun

fanatisme inquisiteur n'a encore incliné la fierté. Et demain, cette élite sera peut-être le nombre, l'immense multitude des hommes de bonne volonté, venus de tous les pays, de tous les temples, de toutes les écoles pour former une même âme au sein de cette Eglise universelle que semble illuminer si doucement cette Etoile bleue dont j'aime à saluer le retour fidèle.

Etoile bleue, c'est à ta clarté sereine que je sens monter en moi pour s'élever jusqu'à toi une immense espérance ! N'es-tu pas le symbole de cette lumière que découvrent tôt ou tard les chercheurs sincères et consciencieux, lumière qui luit dans le fraternel échange de leurs pensées loyales et ne se dérobe qu'aux êtres de surface, aux raisonneurs qui s'invectivent et se jalousent, lumière qui vient du ciel apporter à la terre de plus nombreuses certitudes. Etoile bleue, tu traces la route au Rêve... à l'Avenir, et tu fais songer à cette autre Etoile qui resplendissait sur la crèche de Bethléem comme la messagère de jours meilleurs pour le monde. A ta lueur amie se découvrent les lignes déjà blanchissantes de la Grande Eglise de l'Esprit ouverte à tous les souffles de vie...

FIN

Grande Imprimerie du Centre. — HERBIN, Montluçon.

BIBLIOTHÈQUE DE CRITIQUE RELIGIEUSE

à 1 fr. 25

Vient de paraître :

1. H. LORIAUX. **L'Autorité des Évangiles**, Question fondamentale, in-12 de 154 pages.

2. P. SAINTYVES. — **Le Miracle et la Critique Historique**, in-12 de 150 pages.

3. A. DUPIN. — **Le Dogme de la Trinité dans les trois premiers siècles**, in-12 de 88 pages.

4. Dr E. MICHAUD. — **Les Enseignements essentiels du Christ**, in-12 de 120 pages.

5. P. SAINTYVES. — **Le Miracle et la Critique Scientifique**, in-12 de 100 pages.

6. J. DE BONNEFOY. — **Vers l'Unité de Croyance**, in-12 de 128 pages.

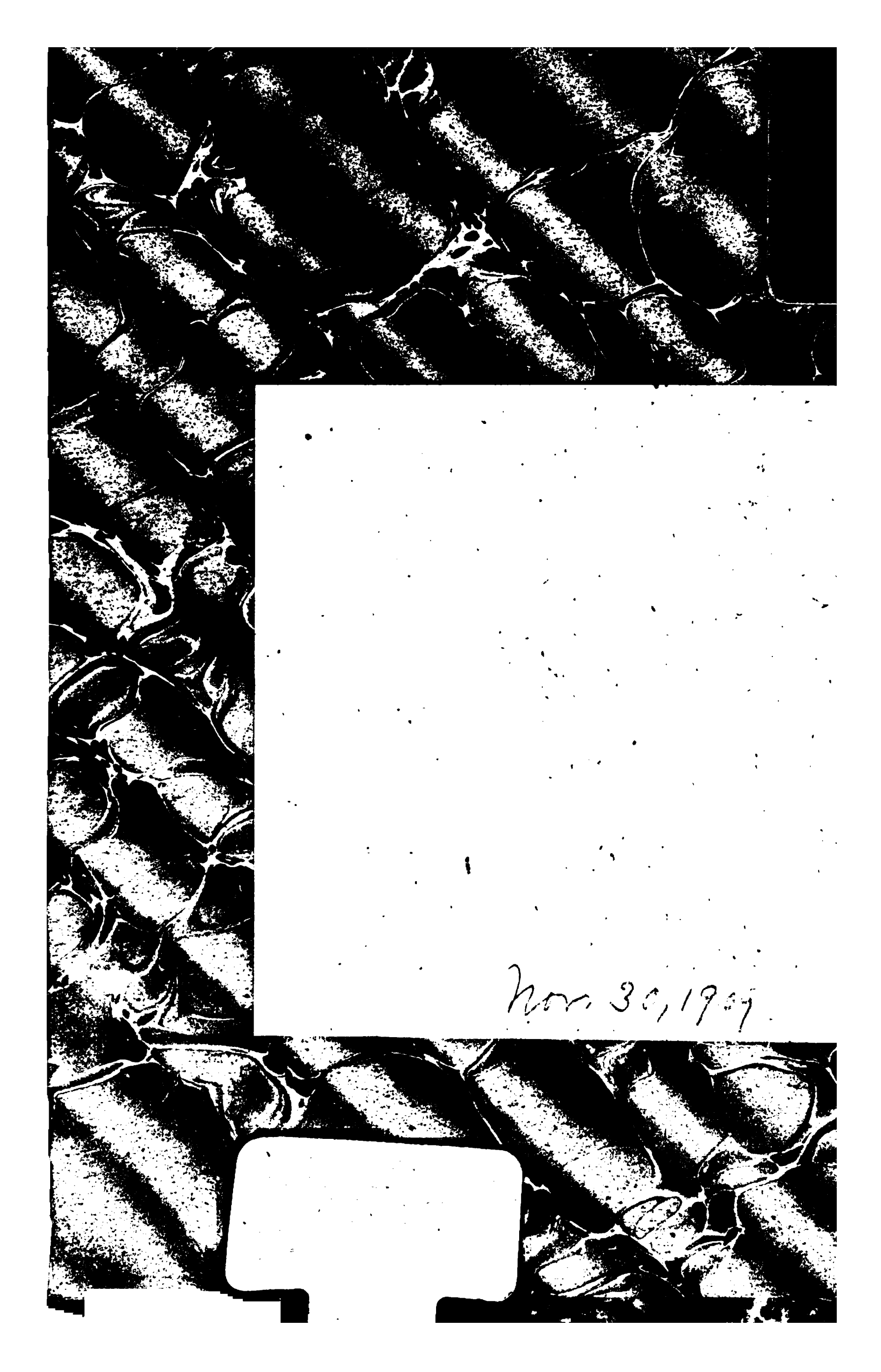
En préparation :

Dr KUNSTLE. — **Le Verset des trois témoins célestes.**

J. GRAUX. — **La Science et l'Avenir de l'Église.**

Imp. RENAUDIE, 56, rue de Seine.




Nov. 30, 1909